

HENRIETTE ET ADHÉMAR,

O U

LA BATAILLE DE FONTENOY,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Imité du Théâtre Allemand;

Par MM. CAIGNIEZ ET BERNHARD.]

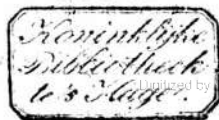
*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 25 septembre 1810.*

Musique de M. GÉRARDIN-LACOUR, Ballet de M. MILLOT.

A PARIS,

Chez BARBA, libraire, Palais Royal, derrière le théâtre
Français, n°. 51.

1810.



PERSONNAGES.**ACTEURS.**

Le Maréchal de SAXE.

M. Defresne.

D'ORMANÇAY, colonel de dragons.

M. Frénoy.

HENRIETTE D'ORMANÇAY, sa fille.

Mlle Adèle.

ADHÉMAR, capitaine-aide de camp
du Maréchal.

M. Grévin.

St.-FÉLIX, aussi aide de camp du
Maréchal, ami d'Adhémar.

M. Si.-Clair.

LAURENCE, vieux dragon au service
du colonel.

M. Raffle.

MARIANNE, femme de chambre
d'Henriette.

Mlle Dupas.

Un ADJUDANT général.

M. Stokley.

Personnages muets.

Plusieurs Généraux et Officiers de différens corps.

Aides de camp du Maréchal.

Villageois et Habitans des environs de Fontenoy.

Un Trompette, un Tambour.

Grenadiers et autres troupes de l'armée Française.

Domestiques du Maréchal.

*La scène est dans un village auprès de Fontenoy
et du camp des Français.*

Vu au ministère de la Police générale de l'Empire, conformément
aux dispositions du décret Impérial du 8 juin 1806, et à la décision de
son Excellence le duc de Rosigo, en date de ce jour. Paris, le 26
juillet 1810.

Le Secrétaire général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter, ce 27 août 1810,
Le conseiller d'Etat, Préfet de Police, comte de l'Empire. DUBOIS.

HENRIETTE ET ADHÉMAR,

OU

LA BATAILLE DE FONTENOY.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin. Sur l'un des côtés est une aîle du château.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Colonel D'ORMANÇAY, LAURENCE.

LAURENCE.

SAVEZ-VOUS, mon Colonel, que nous sommes heureux en logemens. Voici le troisième que nous habitons depuis l'ouverture de la campagne, et il vaut au moins les deux autres.

LE COLONEL.

Tu as raison, mon cher Laurence. As-tu remarqué la superbe vue dont nous jouissons ! Le camp des Français en face de nous ; celui des Anglais dont on n'aperçoit d'ici que les avant-postes ; là-bas, à gauche, le village de Fontenoy ; cette longue rangée d'arbres qui indique le chemin de Lille à Tournay ; enfin l'Escaut qui serpente plus loin et achève d'embellir le tableau ; c'est charmant.

LAURENCE.

C'est charmant, oui, mon Colonel. Et quand ce tableau va être encore animé par les marches et contre-marches des deux armées ; quand le canon, la mousqueterie, les tambours et les trompettes feront un tapage de tous les diables ; ah ! mon Colonel, c'est alors que cela sera beau !

LE COLONEL.

Je crois, Laurence, que tu ne tarderas pas à jouir de ce coup-d'œil. Toute l'armée brûle de se battre, et notre brave Maréchal de Saxe fait toutes ses dispositions pour la satisfaire.

LAURENCE.

Il faut convenir que c'est un fier homme que ce Maurice, comte de Saxe ! et que c'est plaisir d'aller au feu sous ses ordres ! Ah ! sans cette maudite balle dans le genou qui me

fait boiter de ma jambe gauche, vous me verriez encore...
Je n'ai que cinquante-deux ans, mon Colonel.

LE COLONEL.

Eh bien ! mon ami, j'en ai huit de plus.

LAURENCE.

Vous, mon Colonel !

LE COLONEL.

Oui, ma foi, et je m'aperçois trop que je commence à vieillir. Ce n'est pas que je ne sois encore assez vert pour mon âge.

LAURENCE.

Certainement, certainement. Je vous trouve encore l'air d'un gaillard... Pardon, mon Colonel, je voulais dire...

LE COLONEL.

Il n'y a pas de mal. Mais écoute, tu as mérité toute ma confiance, on peut causer avec toi, ainsi...

LAURENCE.

Chut ! mon Colonel, voici quelqu'un.

SCÈNE II.

Les Précédens, MARIANNE.

MARIANNE, *sortant du château.*

M. le Colonel, mademoiselle d'Ormançay demande si vous allez venir déjeuner avec elle.

LE COLONEL.

Que ma fille ne m'attende pas, j'ai affaire en ce moment. A-t-elle bien passé la nuit ?

MARIANNE.

A merveille, monsieur, malgré le passage continuel de ces trains d'artillerie qui n'a cessé d'ébranler nos fenêtres tant que la nuit a duré, et qui ne m'a pas permis à moi de fermer l'œil un instant.

LAURENCE, *riant.*

Cette pauvre mademoiselle Marianne, quel dommage !

MARIANNE.

Si mademoiselle Henriette s'obstine toujours à suivre son père à l'armée, je n'y pourrai plus tenir ; car je n'entends jamais un coup de canon que je ne croye toucher à ma dernière heure.

LAURENCE, *riant.*

Eh ! eh ! eh !

LE COLONEL.

Il suffit, Marianne ; allez rejoindre ma fille.

LAURENCE, *d'un air galant.*

Bonjour, mademoiselle Marianne.

MARIANNE, *allant pour sortir et revenant au Colonel.*
M. d'Ormançay...

LE COLONEL.

Eh bien ! quoi ?

M A R I A N N E.

C'est aujourd'hui votre fête, vous donnez un repas de corps ; M. le capitaine Adhémir en sera-t-il ?

LE COLONEL.

A propos, Laurence, tu as été l'inviter de ma part, viendra-t-il ?

L A U R E N C E.

Oui, mon Colonel, il me l'a promis.

LE COLONEL.

A la bonne heure : voilà trois jours qu'il n'a paru chez moi. Il doit savoir cependant que je l'aime de tout mon cœur, et qu'il ne peut venir trop souvent.

M A R I A N N E, *à part.*Oh ! que ma maîtresse sera contente ! (*Haut.*) Votre servante, M. Laurence.

L A U R E N C E.

Mademoiselle, c'est moi qui suis certainement...

(*Marianne sort.*)

SCENE III.

LE COLONEL, LAURENCE.

L A U R E N C E, *à part.*

Votre servante, M. Laurence ! Mais qu'elle est donc jolie, en disant cela ! sans ce gros bouffi de trompette qui la poursuit partout..

LE COLONEL.

Je te disais donc, Laurence..

L A U R E N C E, *à part.*

Il me déplaît furieusement ce trompette !

LE COLONEL.

Laurence, je te parle.

L A U R E N C E.

Je vous écoute, mon Colonel.

LE COLONEL.

Je te parlais de la confiance que tu m'as inspirée et du désir que j'avais de te consulter sur un sujet qui m'occupe beaucoup. J'ai en tête un mariage..

L A U R E N C E.

Un mariage ! (*À part.*) Oh ! oh ! (*Haut.*) Certainement, mon Colonel, vous êtes bien fait pour rendre une femme heureuse.

LE COLONEL.

Qu'est-ce que tu dis donc ? moi, me remarier ! rêves-tu ? en bonne conscience, est-ce à notre âge qu'il est permis d'y penser ?

L A U R E N C E.

Ma foi, je pense qu'à cinquante-deux ans...

L E C O L O N E L.

J'en ai soixante, te dis-je.

L A U R E N C E.

Oui, mais vous disiez notre âge. Au surplus, c'est égal, à soixante, à cinquante-deux, ou peut...

L E C O L O N E L.

Ce n'est pas de mon mariage qu'il s'agit. Mais je songe que le Maréchal de Saxe n'est pas d'humeur à laisser plus long-tems les Anglais se fortifier dans leurs retranchemens, et que nous sommes peut-être à la veille d'une bataille générale: enfin un boulet peut d'un jour à l'autre m'envoyer...

L A U R E N C E.

Ne parlons pas de cela, mon Colonel.

L E C O L O N E L.

Il n'y a donc qu'un mariage convenable qui puisse prévenir le désordre de ma maison, quand je ne serai plus.

L A U R E N C E.

Vous avez raison, mon Colonel. Aussi quoique je ne sois plus très-jeune et que je boite un tantinet, je pense souvent de mon côté... (*A part.*) Vraiment j'en rallole de cette petite Marianne.L E C O L O N E L, *à part.*

O ma fille, ma chère Henriette, ce n'est qu'un bon mari qui peut me remplacer auprès de toi.

L A U R E N C E.

Ah! mon Colonel, pour peu que vous voulussiez y donner les mains, le joli mariage que vous pourriez faire! c'est que, voyez-vous, j'ai de fortes raisons de croire que la belle n'en serait pas fâchée.

L E C O L O N E L.

Bon! tu crois que son cœur...

L A U R E N C E.

Il est pris, mon Colonel.

L E C O L O N E L.

Oh! oh! et quel est l'heureux vainqueur...

L A U R E N C E.

Moi, mon Colonel.

L E C O L O N E L.

Toi?

L A U R E N C E.

Le trompette du premier escadron voudrait bien aller sur mes brisées, mais...

L E C O L O N E L.

Comment, maraud, toi et le trompette!...

L A U R E N C E .

Non, non, moi tout seul, ventrèbleu ! je voudrais bien voir que le trompette...

L E C O L O N E L .

Ah ça, de qui parles-tu ?

L A U R E N C E .

Eh mais, de mademoiselle Marianne, la femme de chambre de mademoiselle votre fille.

L E C O L O N E L .

Eh ! il s'agit bien... laissez-là la Marianne et son trompette. Je te parle d'Henriette, ma fille. C'est elle que je veux marier.

L A U R E N C E .

Ah ! oui... oui, je vous comprends, mon Colonel. J'y suis maintenant.

L E C O L O N E L .

Ce qui me désole, c'est qu'Henriette élude avec tant de soin toute conversation sur ce chapitre, que je ne puis parvenir à savoir à quoi m'en tenir sur les dispositions de son cœur. Elle me donne journellement mille preuves de sa tendresse pour moi, elle n'a jamais rien fait que pour me plaire et m'obliger, et cependant je ne sais comment il arrive toujours que c'est moi qui fais tout ce qu'elle veut. Elle m'a suivi à l'armée, malgré ma défense ; elle veut, dit-elle, se trouver sans cesse à portée de veiller sur mes jours, de panser mes blessures ; j'ai beau me fâcher, lui faire sentir les dangers, l'inconvénience et tous les inconvénients de ses démarches : peine inutile, elle n'écoute rien. Alors, veux-je prendre un ton d'autorité, grossir ma voix pour la rendre plus sévère, elle rit, me caresse, saute à mon cou ; aussitôt ma voix faiblit, s'altère, mes yeux s'humectent de larmes, et je la laisse faire à sa tête.

L A U R E N C E .

Vous êtes si bon père, mon Colonel.

L E C O L O N E L .

Oui, oui, je suis bon ; mais il ne sera pas dit que ma fille me contrariera plus long-tems dans l'objet qui me tient le plus à cœur. Il faut qu'elle se décide aujourd'hui même. Le chevalier de St. Félix est un brave officier, il est jeune, riche et me convient ; il aime Henriette, et il doit lui convenir comme à moi. Il faut que tu m'aides à découvrir si elle l'aime en effet.

L A U R E N C E .

Je crois qu'elle l'aime, mon Colonel.

L E C O L O N E L .

Je le crois aussi ; car j'ai remarqué qu'elle rit volontiers avec lui.

LAURENCE.

Elle rit ? Ah ! tant pis.

LE COLONEL.

Comment, tant pis ?

LAURENCE.

Oui, mon Colonel ; j'ai toujours entendu dire qu'il ne faut pas compter sur l'amour d'une fille qui rit trop. C'est ce qui fait que je me donne au diable chaque fois que mademoiselle Marianne...

LE COLONEL.

Tu ne sais ce que tu dis. Quand je faisais l'amour, moi, je préférerais toujours les rieuses.

LAURENCE.

Eh bien ; oui, moi de même ; c'est plus gai. Mais parce qu'elles nous plaisent davantage, ce n'est pas une raison pour que...

LE COLONEL.

Voici ce que tu dois faire, mon cher Laurence. Les femmes de chambre connaissent souvent les secrets de leurs maîtresses ; interroge Marianne, elle jaserait volontiers avec toi, puisqu'elle t'aime, m'as-tu dit.

LAURENCE.

Qui, mais elle rit, mon Colonel.

LE COLONEL.

N'importe, interroge-la. Tiens, je l'aperçois justement sous ce vestibule, profite de l'occasion, tandis que je vais faire un tour au quartier général.

LAURENCE.

Oui, mon Colonel. (*Le Colonel sort.*)

SCENE IV.

LAURENCE, MARIANNE.

LAURENCE, *à Marianne qui entre.*

Mademoiselle Marianne ?

MARIANNE.

M. Laurence.

LAURENCE.

Voudriez-vous m'écouter un instant, mademoiselle ?

MARIANNE.

Si c'est pour me parler de votre amour, M. Laurence, je le veux bien, car il me divertit beaucoup.

LAURENCE, *sérieusement.*

Il vous divertit ? c'est ce qu'il ne faudrait pas, mademoiselle. L'amour ne badine pas, et voilà pourquoi je suis sérieux quand je vous parle.

MARIANNE.

Allons, je tâcherai d'être sérieuse aussi. (*elle rit.*)

L A U R E N C E .

Fort bien , fort bien ; mais riez-vous comme cela quand c'est le trompette qui vous parle ?

M A R I A N N E .

Le trompette n'est pas plaisant.

L A U R E N C E .

Si fait , si fait . Toute autre que vous , mademoiselle , rirait volontiers de ce visage bouffi , qui semble toujours enflé de tout le vent qu'il lui faut pour sonner le boute-selle de son escadron .

M A R I A N N E .

Je ne sais pas pourquoi ce pauvre garçon vous déplaît tant .

L A U R E N C E .

Eh ! non , mademoiselle , il ne me déplaît pas . Comment donc ? il est si gentil ! (*il gonfle ses joues pour l'imiter .*) Oh ! c'est un aimable garçon . Mais ce n'est ni de lui ni de moi que je voudrais vous entretenir ; c'est de mademoiselle Henriette et du chevalier St.-Félix , qui lui fait la cour . Ne pourriez-vous m'apprendre si monsieur le Chevalier est aimé de votre maîtresse .

M A R I A N N E .

Qu'est-ce que cela vous fait ?

L A U R E N C E .

Cela me fait... apparemment que j'ai quelque raison de vous faire cette question .

M A R I A N N E .

Quelque raison , dites-vous ? quelqu'un vous a donc chargé de cette commission .

L A U R E N C E .

Sans doute que c'est quelqu'un . Vous pensez bien que je ne viendrais pas de moi-même .

M A R I A N N E .

Tenez , M. Laurence , voici mademoiselle Henriette qui vient de ce côté , parlez-lui . Elle peut vous répondre mieux que moi .

L A U R E N C E .

Non pas , non pas , diable ! je n'ai pas commission de parler à mademoiselle Henriette .

S C E N E V .

H E N R I E T T E , L A U R E N C E , M A R I A N N E .

H E N R I E T T E , *une lettre à la main .*

Laurence , sais-tu si mon père est sorti ?

L A U R E N C E .

Oui , mademoiselle , il est allé au quartier général .

Henriette.

B

HENRIETTE.

Je voulais lui montrer cette lettre que je viens de recevoir de ma tante.

MARIANNE.

Laurence me parlait de vous, mademoiselle. Je ne sais qui peut l'avoir chargé de m'interroger sur l'état de votre cœur.

HENRIETTE, *souriant*.

Ah! ah!

LAURENCE, *bas à Marianne*.

Mais êtes vous folle, mademoiselle Marianne?

HENRIETTE.

Que te demandait-il donc?

MARIANNE.

Oh! une bagatelle. Il me demandait...

LAURENCE, *bas à Marianne*.

Je vous laisse, au revoir. (*il va pour sortir.*)

HENRIETTE.

Restez, Laurence, je vous l'ordonne. (*A Marianne.*)
Eh bien?

MARIANNE.

Il me demandait tout simplement si vous aimiez M. le chevalier de St.-Félix.

HENRIETTE.

Eh! mais ceci devient intéressant. (*bas à Marianne.*)
Serait-ce Adhémar qui le fait parler?

MARIANNE.

Je l'ai pensé, mademoiselle.

HENRIETTE.

Cependant être resté trois jours sans venir voir!

LAURENCE, *à part*.

Parbleu! il serait plaisant que j'apprise d'elle-même...

HENRIETTE.

Approche, Laurence, et réponds-moi.

LAURENCE.

Oui, mademoiselle. (*A part.*) Ce serait un coup de maître ma foi.

HENRIETTE.

Connaitrais-tu quelqu'un par hasard à qui il déplairait que j'aimasse monsieur le Chevalier?

LAURENCE.

Pas du tout, mademoiselle; au contraire...

HENRIETTE.

Tu connais particulièrement, ce me semble, le capitaine Adhémar, premier aide-de-camp du maréchal de Saxe?

LAURENCE.

Je le connais, oui, mademoiselle.

H E N R I E T T E.

M. de St.-Félix est bien aimable de nous avoir procuré sa connaissance.

L A U R E N C E.

Cela ne pouvait manquer d'arriver. Partout où l'on voit M. de St.-Félix, on ne tarde pas à rencontrer Adhémar. Leur intimité est si grande, que toute l'armée les appelle les inséparables.

H E N R I E T T E.

Depuis quand le connaissais-tu, ce jeune homme ?

L A U R E N C E.

St.-Félix ?

H E N R I E T T E.

Non, Adhémar.

L A U R E N C E.

Je l'ai vu pour la première fois quand son ami St.-Félix l'a présenté ici.

H E N R I E T T E.

Pour la première fois, dis-tu ! et c'est ce jour-là même qu'on vous a vu causer ensemble, comme gens qui se connaissent depuis long-tems.

L A U R E N C E.

Ah ! voici pourquoi, mademoiselle. Son père qu'il a perdu lorsqu'il était encore en bas âge, a été le protecteur de ma famille. L'une de mes sœurs a été vingt ans la femme de chambre de sa mère qui vient de mourir aussi. Quand je vis ici ce jeune homme et que j'eus appris qu'il était le fils de la respectable dame que j'avais connue, je l'abordai, je lui parlai de sa mère, et nous en causâmes fort long-tems.

H E N R I E T T E.

Sa famille était-elle considérée dans ton pays ?

L A U R E N C E.

Certainement, et cependant elle y était étrangère. Mais c'était de si honnêtes gens. Le père avait été un brave officier.

M A R I A N N E.

Riche ?

L A U R E N C E.

Hélas, non. Il l'aurait été beaucoup, disait-on, si le grand-père... Mais de fatales circonstances...

H E N R I E T T E.

Ah !... Et saurais-tu quelque chose des malheurs du grand-père ?

L A U R E N C E, avec embarras.

Moi ?... non, mademoiselle. On m'a dit qu'il avait été malheureux, voilà tout.

M A R I A N N E.

C'est bien dommage, car c'est un charmant jeune homme que M. Adhémar, et je crois que la femme qu'il épousera...

L A U R E N C E.

La femme qu'il épousera ? Je doute fort qu'il se marie jamais.

H E N R I E T T E, *vivement.*

Et pourquoi cela, s'il vous plaît ?

L A U R E N C E.

Pourquoi ? c'est parce que... Est-ce qu'un officier qui n'a pour tout bien que ses appointemens peut se marier ?

H E N R I E T T E.

Oh ! si c'est là le seul obstacle... La grande faveur dont jouit Adhémar auprès du Maréchal, l'estime particulière dont l'honneur ce héros... C'est une fortune que cela.

L A U R E N C E.

Sans doute, sans doute. (*A part.*) Peste ! j'ai failli commettre une indiscretion, moi. (*Haut.*) Mais, mademoiselle, nous avons commencé, je crois, à parler de M. de St.-Félix.

H E N R I E T T E.

Sais-tu s'il a quelqu'inclination ?

L A U R E N C E.

Oui, oui, mademoiselle, je sais qu'il vous aime éperdument.

H E N R I E T T E.

Adhémar ?

L A U R E N C E.

Eh ! non, St.-Félix.

H E N R I E T T E, *indifféremment.*

Ah ! St.-Félix.

L A U R E N C E, *avec intention.*

Eh ! eh ! eh ! je pense que de son côté, mademoiselle n'est pas fâchée de m'entendre lui donner cette assurance des sentimens du Chevalier.

H E N R I E T T E.

Est-ce Adhémar qui t'a chargé de prendre ces informations ?

L A U R E N C E, *à part.*

Toujours Adhémar ! c'est singulier cela ! (*Haut.*) Non, mademoiselle, ce n'est point Adhémar, c'est M. le Colonel, puisqu'il faut vous l'avouer.

H E N R I E T T E.

Eh ! que ne le disais-tu tout de suite ?

L A U R E N C E.

C'est que M. le Colonel m'avait seulement prescrit de m'informer adroitement...

M A R I A N N E , *riant.*

Adroitement !

H E N R I E T T E , *bas à Marianne.*

Laurence prétend me faire parler, amusons-nous à le tourmenter.

L A U R E N C E , *à part.*

Elle consulte Marianne, elle va s'expliquer peut-être.

H E N R I E T T E , *haut.*

Tu me vois bien désolée, mon cher Laurence !

L A U R E N C E .

De quoi donc, mademoiselle ?

H E N R I E T T E .

Mon joli perroquet que j'avais laissé chez nous ; tu l'as connu ?

L A U R E N C E .

Oui, mademoiselle. Mais il ne faut pas que les absens...

H E N R I E T T E , *montrant sa lettre.*

Hélas ! ma tante m'écrit qu'il est mort !

L A U R E N C E .

Il est mort ! là, voyez !

M A R I A N N E .

Il parlait si bien !

L A U R E N C E .

C'est vrai, je crois l'entendre encore quand il disait si joliment : Apportez du biscuit à Coco !

M A R I A N N E .

Finissez, Laurence, vous nous arrachez l'âme.

L A U R E N C E , *à Henriette.*

Cependant, mademoiselle, il faut vous faire une raison. Songez aux consolations qui vous restent. Monsieur de St.-Félix..

H E N R I E T T E , *à Laurence.*

Tu ne sais pas ce qu'il disait une heure avant sa mort ?

L A U R E N C E .

Monsieur de St.-Félix ?

H E N R I E T T E .

Eh ! non, mon perroquet.

L A U R E N C E , *étonné.*

Et que disait-il donc, mademoiselle ?

H E N R I E T T E .

Tu es un sot, Laurence.

L A U R E N C E .

C'est cela qu'il a dit ?

H E N R I E T T E , *riant.*

Justement ; cela te fâche peut-être ?

L A U R E N C E .

Pas du tout, mademoiselle; les paroles d'un mourant sont respectables.

H E N R I E T T E , *riant.*

Ah! ah! ah! adieu, Laurence.

M A R I A N N E , *riant aussi.*

M. Laurence doit être bien satisfait de ses informations.
(*Elle suit Henriette qui rentre au château en continuant de rire aux éclats.*)

S C E N E V I .

L A U R E N C E .

Le perroquet avait raison. Oui, j'étais un sot de croire que je pourrais lire dans le cœur d'une femme. Mais pourquoi m'ont-elles tant parlé d'Adhémar? Est-ce que mademoiselle d'Ormançay l'aimerait, par hasard? Eh! mon dieu! pourvu que ce jeune homme n'aille pas... Le malheureux! il croit n'avoir contre lui que son peu de fortune. Il ignore encore que son alliance déshonorerait la femme dont il obtiendrait la main. Il ne sait pas que le nom qu'il porte n'est pas le sien. Tant que sa mère a vécu, elle a pris soin de lui cacher que son grand-père, dans les troubles de la révocation de l'Édit de Nantes... ce terrible secret, dont ma sœur m'instruit par sa dernière lettre, doit cependant lui être révélé par moi; c'est, m'écrit-elle, l'intention qu'à manifestée madame Adhémar en mourant. Mais, ce pauvre jeune homme! à quoi bon lui ôter son erreur? Y pense-t-on? C'est le tuer que de lui révéler un pareil secret! Ma foi, s'en charge qui voudra. Oui, mais s'il s'avissait d'aimer mademoiselle Henriette, ne faudrait-il pas... Eh bien, attendons pour lui porter ce coup que cela devienne indispensable. Ah! voilà mon colonel qui nous amène M. de St.-Félix.

S C E N E V I I .

LE COLONEL et St.-FÉLIX *arrivant du fond*, LAURENCE

L E C O L O N N E L .

Laurence, je ne me sens pas de joie, M. le Maréchal qui veut bien honorer ma fête de sa présence! il va venir.

L A U R E N C E .

Il va venir!

L E C O L O N N E L .

Oui, oui; mais, en attendant, va préparer les malles.

L A U R E N C E .

Les malles! pour la fête, mon colonel?

LE COLONEL.

L'imbécille ! est-ce que nous avons fait un bail ici ? Ne faut-il pas se tenir toujours prêt à changer de place ? Allons, fais ce que je te dis.

LAURENCE.

Ah ! oui, j'entends, il y aura du grabuge, et l'on va... en avant, marche. Je vais préparer vos malles, mon colonel.

LE COLONEL.

Ah ! dis-moi donc, Laurence... tu as parlé à Marianne ?

LAURENCE.

Oui, mon colonel, et à mademoiselle aussi.

LE COLONEL.

A ma fille ? (*bas.*) Eh bien ?

LAURENCE.

Il y a de fâcheuses nouvelles !

St.-FÉLIX.

De fâcheuses nouvelles !

LAURENCE.

Mademoiselle a reçu une lettre de sa tante, le perroquet est mort.

LE COLONEL.

Parbleu, si ce n'est que cela...

St.-FÉLIX, *souriant.*

C'est beaucoup, monsieur.

LE COLONEL, *bas à Laurence.*

Mais que t'a dit Marianne ?

LAURENCE.

Elle allait me répondre, quand mademoiselle Henriette est survenue. J'aurais bien voulu la faire parler elle-même, mais j'ai vainement tâché de ramener la conversation sur monsieur. On n'a fait que me parler...

St.-FÉLIX.

De l'objet chéri, des plus tendres regrets sans doute.

LAURENCE, *à part.*

Chéri ! oui, je le crains fort.

LE COLONEL.

C'est assez, Laurence, laisse nous.

LAURENCE.

Je sors, mon colonel. (*à part.*) Ce n'est pas du perroquet qu'on a parlé davantage. (*il sort en secouant la tête.*)

SCÈNE VIII.

LE COLONEL, St.-FÉLIX.

St.-FÉLIX.

Si ce sont là, M. d'Ormançay, les informations que devait vous procurer Laurence...

LE COLONEL.

Eh ! qu'importe, mon cher St.-Félix ; ma fille vous aime et j'en suis sûr ; vous vous tourmentez mal à propos.

St.-FÉLIX.

Mais à propos, je la désire de tout mon cœur ; mais, je vous le répète, monsieur, je ne suis pas sans crainte à cet égard, et voilà pourquoi je n'ai fait encore à personne la confidence de mon amour, pas même à mon ami Adhémar.

LE COLONEL.

C'est fort bien. Mais j'imagine que ma fille en sait quelque chose au moins. Car vous lui avez dit sans doute que vous l'aimiez ?

St.-FÉLIX.

Je le lui ai dit entendre, en mille occasions.

LE COLONEL.

Fait entendre, fait entendre ! Allons, je vois que vous avez débité mille choses fort galantes et fort jolies assurément, mais pas un mot qui allât au but. Écoutez, le monde que j'attends n'arrive point encore, ma fille est seule avec Marianne, entrez et parlez lui sans crainte. Eh ! qui pourrait lui convenir mieux que vous ? La naissance ! la fortune... D'ailleurs elle sait l'ancienne amitié qui me lie à votre père, et le désir que j'ai d'en resserrer les nœuds.

St.-FÉLIX.

Oui, elle sait cela, mais...

LE COLONEL.

Mais, mais ! je ne vous reconnais plus, St.-Félix, vous, ce galand chevalier, si fort en crédit naguère auprès des belles, aujourd'hui modeste et timide !

St.-FÉLIX.

C'est que votre charmante fille est la première qui ait su m'inspirer un véritable attachement.

LE COLONEL.

Par exemple, c'est très-bien ce que vous dites là, mais comme ce n'est pas moi qui sois le tendre objet de vos vœux, je vous conseille, en ami, d'aller bien vite le répéter à ma fille.

St.-FÉLIX.

Eh bien, oui, je tâcherai, pendant la fête...

LE COLONEL.

Pourquoi pas tout de suite ?

St.-FÉLIX.

Non, un pareil entretien, en ce moment, aurait un air d'apparat, de solennité, qui me déconcerterait dès l'abord et me ferait parler tout de travers. Au lieu que pendant la fête...

LE COLONEL.

Vous ne direz rien qui vaille, pendant la fête. Venez, je vais parler moi-même, et je vous épargnerai l'embarras du début.

St.-FÉLIX.

Gardez-vous en bien, ce serait tout gâter.

LE COLONEL.

Ah ! voilà notre ami, le capitaine Adhémar.

SCÈNE IX.

LE COLONEL, ADHÉMAR, St.-FÉLIX.

LE COLONEL.

Eh ! arrivez donc, capitaine. Comment diable, vous savez le plaisir que vous nous faites, et voilà un siècle qu'on ne vous a vu.

ADHÉMAR.

Vous êtes trop bon, M. le Colonel; je suis confus. (*serrant la main de St.-Félix.*) Bonjour, mon ami.

LE COLONEL.

Ah ça, M. l'Aide de camp, venez-vous m'annoncer que le Maréchal arrive bientôt ?

ADHÉMAR.

Oui, monsieur, il achève de visiter quelques postes, et ne doit plus tarder à se rendre ici.

LE COLONEL.

Oh ! oh ! je cours avertir ma fille en ce cas. Pardon, je laisse les deux amis ensemble, ils m'excuseront facilement. Chevalier, songez à ce que je vous ai dit. M. Adhémar, je sais tout le cas que fait de vous notre brave Maréchal. Ce matin même il m'a dit à votre sujet deux mots... (*lui serrant la main.*) Vous avancerez, mon ami, c'est moi qui vous en réponds. (*il sort.*)

SCÈNE X.

ADHÉMAR, St.-FÉLIX.

(Tous deux avec l'air préoccupés restent aux deux côtés opposés de la scène.)

St.-FÉLIX, à part.

Il faut que j'ouvre mon cœur à Adhémar et que je le prie de me rendre un service.

ADHÉMAR, à part.

Oui, faisons à St.-Félix la confidence de mon amour; il me plaindra et je souffrirai moins.

St.-FÉLIX, haut.

Adhémar ?

Henriette.

A D H E M A R.

Mon ami ?

St.-F É L I X , *soupirant à part.*

Ah !

A D H E M A R , *de même.*

Ah !

St.-F É L I X.

N'admires-tu pas la tournure que prend notre conversation ?

A D H E M A R.

En effet, tu me parais aujourd'hui... Qu'as-tu donc ?

St.-F É L I X.

Je suis amoureux, mon ami. (*Adhémar soupire.*) Mais, toi, d'où vient aussi ton air sombre ?

A D H E M A R.

Je suis amoureux, mon ami.

St.-F É L I X.

Bon... c'est singulier que tous deux en même tems... C'est donc cela que depuis quelques jours tu négliges cette maison ; tu as trouvé ailleurs...

A D H E M A R , *à part.*

Ailleurs !

St.-F É L I X , *se rapprochant.*

Eh bien, nous pouvons causer, mon cher Adhémar. Faisons-nous réciproquement nos confidences et cela nous soulagera. Je commence, pour te donner l'exemple. Oui, mon ami, je suis amoureux, et c'est très-sérieusement cette fois.

A D H E M A R.

Sérieusement... Pour quinze jours, selon ta coutume.

St.-F É L I X.

Ne plaisantons point ; je ne sais pas ce que cela durera, mais voici la vérité ; je suis amoureux fou, j'en perds la tête, et je serai très-malheureux si je n'obtiens pas le cœur et la main de celle qui m'a séduit.

A D H E M A R.

Tu n'as guères ce malheur à craindre. C'est à moi qu'il n'est pas permis d'aimer, c'est moi que l'amour peut rendre le plus malheureux des hommes. Je ne suis point riche, et ma place m'oblige à ne voir habituellement que des gens qui le sont. Mais, toi, tu peux prétendre à tout ; et puis, avec ton caractère léger et tes goûts volages, tu dois être tranquille ; si par aventure ton amour n'est point accueilli, il se passera comme tant d'autres qui l'ont précédé.

St.-F É L I X.

Cela peut-être, mais ce n'est point quand on aime qu'on peut prévoir un tems où l'on cessera d'aimer.

A D H E M A R.

Tu es aimé, sans doute ?

St.-F É L I X.

Je n'en sais rien. Mais ce qui me rassure un peu, c'est de croire que jusqu'à présent, du moins, je n'ai point de rival.

A D H É M A R.

C'est déjà beaucoup. Et les parens de la demoiselle?

St.-F É L I X.

J'ai leur aveu.

A D H É M A R.

Eh mais, voilà tout.

St.-F É L I X.

Non pas, non pas. Ecoute, Adhémar, j'ose exiger de ton amitié un service important. Ton air sage et réservé inspire la confiance. Il faut que tu parles pour moi à cette charmante personne, et que tu la disposes en ma faveur.

A D H É M A R.

Est-ce que je la connais?

St.-F É L I X.

Certainement. C'est mademoiselle d'Ormançay.

A D H É M A R, avec saisissement.

Mademoiselle... La fille du colonel.

St.-F É L I X.

Elle-même.

A D H É M A R, d part.

Suis-je assez malheureux!

St.-F É L I X.

Qu'as-tu donc? tu me parais troublé.

A D H É M A R, lui serrant la main en soupirant.

Mon ami, tu ne pouvais faire un plus beau choix, et c'est de tout cœur que je te félicite.

St.-F É L I X.

Tu me félicites! il n'en est pas tems encore, mon ami. Le colonel ne forcera point l'inclination de sa fille. Ainsi c'est d'elle-même qu'il faut que je l'obtienne.

A D H É M A R, fort agité.

Tu l'obtiendras. Le père qui veut ce mariage... Sa fille qui en secret peut-être... Allons, sois heureux, St.-Félix, ce sera ma seule consolation.

St.-F É L I X.

Ta seule consolation? Tu m'allarmes! Ta passion est donc sans espérance?

A D H É M A R.

Oh! sans nulle espérance.

St.-F É L I X.

J'ai peine à le croire. Voyons: explique moi...

A D H É M A R.

Brisons-là, je t'en prie, et parlons du service que tu exiges de moi.

St.-F É L I X.

Non, je veux que tu parles à ton tour.

A D H E M A R, *se jetant dans ses bras.*

Ah ! mon ami.

St.-F É L I X.

Allons, Adhémar, amitié pour amitié, confiance pour confiance, parle, je t'écoute.

A D H E M A R.

Non, laisse moi, ne m'interroge pas davantage, ne me tourmente pas, je t'en supplie, Revenons à ce que tu désires de moi.

St.-F É L I X.

Tu refuses de m'ouvrir ton cœur, je n'ai plus rien à te demander. Adieu. (*il va pour sortir*)

A D H E M A R.

Arrête. Oui... je te confierai la cause de mes tourmens, mais non pas aujourd'hui.

St.-F É L I X.

Quand ?

A D H E M A R.

Après que je t'aurai rendu le service que tu attends de mon amitié.

St.-F É L I X.

Tu me le promets.

A D H E M A R.

Oui.

St.-F É L I X.

A la bonne heure. Eh bien, mon ami, vois mademoiselle d'Ormançay, peins-lui mon amour, le désir que j'ai de lui consacrer toute ma vie.

A D H E M A R, *troublé.*

Quoi, St.-Félix, tu veux... Mais que ne parles-tu toi-même ?

St.-F É L I X.

Je l'ai vainement tenté cent fois. Que je hasarde quelques mots de mon amour, elle les reçoit comme un badinage ; que je m'avise de prendre un ton sérieux, un air tendre, elle rit comme une folle et cela me fait enrager. Ainsi, parle lui, je t'en prie ; elle t'écoute volontiers, parce que sans doute, tu n'as pas comme moi la réputation d'un étourdi. Sois donc mon médiateur, dis-lui que je l'aime avec passion, rappelle-lui que dans notre enfance, elle m'appelait son ami, dis-lui avec quels transports je te parle d'elle sans cesse.

A D H E M A R, *d part.*

Je suis au supplice !

St.-F É L I X.

Dis-lui... Mais tu es amoureux aussi, qu'ai-je besoin de te faire ta leçon ?

A D H E M A R , *suffoquant.*

Oui... oui, je vais... Oui, tu seras satisfait... Et il ne tiendra pas à moi que tu ne sois parfaitement heureux.

St.-F É L I X.

Ah ! mon ami, fournis moi vite l'occasion de prendre ma revanche. Tu verras comme je saurai m'y employer. Allons, je te laisse, hâte toi de... (*On entend battre aux champs dans le lointain.*) Bon ! voilà le Maréchal qui vient ici ; tu saisiras donc le premier instant favorable.

A D H E M A R , *avec trouble.*

Oui, je tâcherai...

St.-F É L I X.

Adieu. (*il va pour sortir et s'arrête.*)

A D H E M A R , *à part.*

Cruel ami, qu'exiges-tu de moi ! affreuse situation !

St.-F É L I X.

Viens donc voir, Adhémar, la voilà dans cette allée avec son père. Peut-on rien voir de plus charmant ! mais regarde donc, où trouverait-on ailleurs...

A D H E M A R.

Oui... oui... Elle est fort bien.

St.-F É L I X.

Elle est fort bien, dis-tu ? mais tu n'y penses pas, elle est divine, mon ami !

A D H E M A R , *vivement.*

Ah ! sans doute ! (*se contraignant aussitôt.*) C'est ce que je voulais dire.

St.-F É L I X.

Puisque le Maréchal vient, je sortirai plus tard.

S C E N E X I.

St.-FELIX, LE COLONEL, HENRIETTE, ADHEMAR, MARIANNE.

H E N R I E T T E , *gaiement à St.-Félix.*

Ah ! bonjour, M. de St.-Félix. (*St.-Félix salue.*)

L E C O L O N E L , *bas à St.-Félix.*

Que dites-vous de cet accueil ?

H E N R I E T T E , *froidement à Adhémar.*

Bonjour, M. Adhémar.

L E C O L O N E L.

Ne vous effrayez pas, mon cher Adhémar, ma fille vous boude et ce n'est pas sans sujet vraiment. Votre négligence...

HENRIETTE, *affectant un air d'alsace.*

Ces messieurs sont fort aimables, au lieu de s'empresser de nous voir en arrivant ici, ils s'amuse à causer une heure ensemble dans ce jardin. Cela n'est pas galant au moins.

LE COLONEL, *bas à St.-Félix.*

C'est à vous que le reproche s'adresse. (*il continue de lui parler bas.*)

HENRIETTE, *à demi-voix à Adhémar et sans le regarder.*

C'est un miracle de vous voir aujourd'hui, monsieur.

ADHÉMAR, *embarrassé.*

Mademoiselle...

LE COLONEL, *achevant de parler à St.-Félix.*

Je vous dis que cela s'arrangera. (*bruit de tambours et de trompettes.*) Ah! voici M. le Maréchal.

SCENE XI

Les Précédens, Le Maréchal DE SAXE et quelques Officiers, Piquet de garde, Villageois et Villageoises, *que la curiosité rassemble dans le fond.*

LE MARÉCHAL, *au Colonel.*

Bonjour, mon cher Colonel.

LE COLONEL.

Votre Excellence, la grace que vous daignez me faire...

LE MARÉCHAL, *indiquant Henriette.*

C'est donc là votre aimable fille, M. D'Ormançay?

LE COLONEL,

Oui, Excellence. Souffrez que j'aye l'honneur de vous la présenter.

LE MARÉCHAL.

On ne m'avait pas trompé, mademoiselle. Je vois que vous êtes faite pour inspirer le plus touchant intérêt.

HENRIETTE, *timidement.*

Monseigneur...

LE MARÉCHAL.

Savez-vous, mademoiselle, que toute l'armée parle de vous? cette tendresse filiale qui vous entraîne partout sur les pas de votre père est l'objet de tous les entretiens. On admire ce courage peu commun dans votre sexe qui, chez vous, ne s'effraye pas du bruit des armes ni du tumulte des camps.

HENRIETTE.

Monsieur le Maréchal, tout le secret de ce que vous appelez mon courage est que j'aime encore plus mon père que je ne crains les dangers de la guerre.

LE COLONEL, *attendri.*

Chère enfant!

LE MARÉCHAL, *applaud.*

Adhémar? (*Adhémar s'approche vivement, et le Maré-*

chal lui remet quelques papiers.) Vous verrez mes notes et répondrez en conséquence. (*Adhémar va pour sortir.*) Restez, cela ne presse pas, vous vous en occuperez ce soir. (*au Colonel.*) M. d'Ormançay, votre régiment s'est bravement conduit depuis l'ouverture de la campagne. Le Roi, que j'ai vu ce matin, m'a ordonné de vous en témoigner sa satisfaction.

LE COLONEL.

Monsieur le Maréchal nous n'avons fait que notre devoir. Sa Majesté veut donc toujours rester à *Notre-dame-aux-Bois*, et dans un lieu si voisin du champ de bataille ?

LE MARÉCHAL.

Malgré toutes nos représentations, le Roi ne veut pas s'éloigner davantage : mais rassurons-nous, j'ai tout lieu d'espérer que le duc de Cumberland ne s'applaudira pas long-tems d'avoir abordé sur le territoire Français. Maître en ce moment d'un terrain qui le favorise, je sais qu'il songe à concentrer ses forces et se propose de s'avancer en colonne serrée entre Fontenoy et le bois de Barri, dans le dessein de nous tourner. Mais nous allons aviser aux moyens d'empêcher cette colonne Anglaise de se former où de la détruire si elle se forme.

LE COLONEL.

Bon, bon ! réjouissons-nous en attendant.

LE MARÉCHAL.

Ah ça, Colonel, est-ce que vous ne pensez pas à marier bientôt cette charmante personne ?

LE COLONEL.

Pardonnez-moi, M. le Maréchal, j'y pense et beaucoup. Mais ce n'est pas une petite affaire pour moi que de faire vouloir à cette entêté quelque chose de raisonnable.

HENRIETTE.

Mon père, vous ne me rendez pas justice.

LE MARÉCHAL.

Je suis persuadé que mademoiselle a raison.

LE COLONEL.

Oh ! vous ne la connaissez pas, Excellence. Je lancerais plutôt dix fois mon régiment tout à travers de la colonne Anglaise, que je ne ferais consentir ma fille à prendre un époux qui ne lui plairait pas.

LE MARÉCHAL.

Qui ne lui plairait pas, à la bonne heure. Mais voici une occasion de faire un choix digne d'elle. Qui nous empêche de faire revivre dans notre camp un des plus aimables usages de l'ancienne chevalerie. Allons, jeunes chevaliers, que Dieu, le Roi et la Dame de vos pensées enflamment aujourd'hui votre courage. Les combats contre les ennemis de la

France seront vos tournois : le plus vaillant recevra le prix de la victoire des mains de la beauté, et c'est mademoiselle d'Ormançay qui voudra bien couronner le vainqueur.

HENRIETTE, avec modestie.

Monseigneur... (Tous les officiers tirent leurs épées et témoignent qu'ils sont prêts à combattre.)

ST-FÉLIX.

L'attrait d'une si belle récompense, va nous rendre invincibles.

LE MARÉCHAL.

Vous le voyez, mademoiselle, il n'est pas possible de vous en défendre. Veuillez donc vous occuper promptement du soin de tresser une couronne de simples feuilles de chêne, que vous assujettirez avec un ruban qui ait déjà fait votre parure.

HENRIETTE.

Vous me permettrez de joindre au chêne le laurier.

LE MARÉCHAL.

Sans doute. Je dois vous rappeler encore un usage assez ordinaire dans le tems de nos anciens preux ; c'est que les dames ajoutaient souvent le don de leur cœur à celui de la couronne.

HENRIETTE.

Ah ! monsieur le Maréchal, le cœur...

LE MARÉCHAL.

Était en ce cas donné auparavant, voulez-vous dire ? Eh bien ! nous verrons cela (*), (au Colonel.) Colonel, nous avons à causer ensemble. (il le prend sous le bras et s'éloigne en causant avec lui.)

HENRIETTE, à Marianne.

Rentrons, Marianne, et allons voir si tout est disposé pour la réception du Maréchal. (elle s'éloigne lentement avec Marianne et en regardant beaucoup Adhémar.)

ADHÉMAR, à part.

Que de charmes ! et que je suis malheureux !

ST-FÉLIX, bas à Adhémar.

Suis-là, mon ami, et tâche de lui parler avant que tout le monde soit réuni. Je vais pendant ce tems là...

(Henriette et Marianne prêtes à sortir s'arrêtent à l'arrivée de Laurence.)

(Voyez à la fin de l'acte la scène telle qu'elle a lieu à Paris pour amener un ballet.)

SCÈNE XIII.

Les Précédens, LAURENCE, excepté le Maréchal et le Colonel.

LAURENCE, *arrivant précipitamment.*

Mademoiselle ! messieurs !... Écoutez, écoutez.

HENRIETTE.

Quoi donc, Laurence ?

LAURENCE.

Le canon, mademoiselle, le canon.

HENRIETTE.

Le canon ! (*elle écoute avec tout le monde.*)

MARIANNE.

Il l'a révé, je n'entends rien.

St.-FÉLIX.

Je n'entends rien.

LAURENCE.

Je vous dis que c'est le canon. Tenez, baissons-nous tous contre terre et nous l'entendrons fort bien, car il ne cesse pas.

(*Tous les villageois et les hommes de la suite du Maréchal se baissent jusqu'à terre en différentes attitudes, et après un instant de silence, on entend plusieurs coups de canon dont le bruit paraît très-éloigné.*)

St.-FÉLIX.

Il a raison.

MARIANNE, *effrayée.*

O mon dieu, oui ! c'est le canon.

HENRIETTE.

Il faut que ce soit bien loin d'ici.

LAURENCE.

Peut-être pas si loin, mademoiselle, car le vent est contraire.

SCÈNE XIV.

Les Précédens, LE MARECHAL, LE COLONEL, ensuite un Trompette.

LE MARECHAL, *voyant tout le monde qui écoute.*

Qu'est-ce que cela signifie ?

(*Tout le monde se relève vivement.*)

LAURENCE.

Nous écoutions le canon, monseigneur.

(*Coup de canon plus fort que les précédens.*)

LE MARECHAL.

Ah ! ah ! déjà ! (*au Colonel.*) L'ennemi aura fait le mouvement dont je viens de vous parler, et auquel j'avais pourvu

Henriette.

D*

(*Un trompette apporte une dépêche au Maréchal.*)

LAURENCE, *à part.*

Bon ! voilà justement mon maudit trompette !

(Tandis que le Maréchal lit la dépêche, le trompette salue Marianne d'un mouvement de tête, et Marianne lui répond par une petite révérence.)

Cette politesse ! Oh ! que je tailladerais de bon cœur ton visage joufflu !

LE MARÉCHAL, *au Trompette qui sort aussitôt.*

Il suffit. (*au Colonel*) Colonel, votre régiment va monter à cheval, et vous irez le placer en bataille sur notre flanc gauche. Vous viendrez me rejoindre ensuite au quartier général. (*aux autres officiers.*) Partons, mes amis. (*à Henriette, en la saluant.*) Mademoiselle, n'oubliez pas la couronne.

HENRIETTE, *douloureusement au Colonel.*

Ah ! mon père !

LE COLONEL.

Allons, allons, du courage, ma fille. Que diable aussi, tu as voulu me suivre à l'armée.

(Le Maréchal s'éloigne. Adhémar et St-Félix saluent Henriette et suivent le Maréchal. Tableau du colonel qui prend congé de sa fille, d'Henriette qui se jette dans ses bras, et des villageois qui regardent en aller le Maréchal et sa suite.)

Fin du premier Acte.

NOTA. Variante pour amener un ballet.

Après ces mots du Maréchal, à la fin de la Scène 12, *Et bien, nous verrons cela.* Laurence survient et dit : « Mon Colonel, il y a là-bas les habitants, et toutes les jeunes filles de Fontenoy qui attendent qu'on leur permette d'approcher. — Le col. Fort bien. (*au Maréchal.*) Excellence, ce sont de bonnes gens qui désirent vous présenter leurs hommages. (*le Maréchal témoigne qu'il veut bien les recevoir.*) — LAUR. *courant dans le fond.* Arrivez, arrivez.

(Les Villageois entrent. Quelques Dames qui paraissent être de la maison entrent en même tems.)

(Le Maréchal, le Colonel, Henriette et les dames se rangent sur l'un des côtés de la scène. Le Maréchal, après avoir regardé quelque temps les danses, s'éloigne tout doucement, en causant avec le Colonel. Quelques officiers, si l'on veut, se mêlent à la danse,

ainsi qu'une ou deux dames. Henriette ne quitte point des yeux Adhémair, qui s'éloigne aussi bientôt avec St-Félix. On peut, avant que le Maréchal s'éloigne, introduire le Magister du lieu, ancien militaire, qui vient lui présenter tous les enfans de son école, vêtus en petits soldats, et auxquels il fait exécuter plusieurs évolutions. Pendant le ballet, on peut voir une ou deux fois le Maréchal et le Colonel passer en se promenant dans le fond, suivis, à la distance de quelque pas, d'Adhémair et de St-Félix. A la fin du ballet, Laurence, qui s'était éloigné, accourt et paraît, par ses gestes, demander du silence.)

» LAUR. *accourant.* Chut!... chut!... écoutez. — HENR.
» Quoi donc, Laurence? — LAUR. Le canon, mademoiselle,
» le canon. — HENR. Le canon! (*elle écoute avec tout le*
» *monde.*) — MARIAN. Il l'a rêvé, je n'entenda rien.

(Les Danseurs se moquent de Laurence, veulent recommencer à danser, et l'orchestre reprend le dernier air, que Laurence se hâte d'interrompre.)

» LAUR. Paix donc, mes amis! je vous dis que c'est le ca-
» non, tenez, etc.

(Le reste de même, à l'exception que St-Félix n'y parle pas, attendu qu'il n'arrive qu'à la scène suivante avec le Maréchal.)

ACTE II.

Le théâtre représente un salon du château où loge le Colonel. Il y a une fenêtre sur le côté à droite. On voit plusieurs malles dont l'une n'est point encore fermée. Il fait presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE.

(Elle est assise auprès d'une petite table couverte de feuilles de chêne et de laurier, et tient à la main une couronne à demi-formée.)

HENRIETTE, *jetant la couronne sur la table.*

Je ne pourrai jamais finir cette couronne ! en proie à la plus mortelle inquiétude, je sais à peine ce que je fais. La nuit vient et mon père n'arrive pas ! divers rapports, il est vrai, m'ont déjà rassurée sur son existence. Mais d'un moment à l'autre ne peut-il pas... *(elle s'approche de la fenêtre et écoute.)* Cependant l'on n'entend plus rien, le feu a cessé. Adieu, si ce pouvait être à moi que cette couronne fut destinée ! Oh ! comme je m'empresserais de la finir !

(Elle va se rasseoir auprès de la petite table.)

SCÈNE II.

LAURENCE, MARIANNE, HENRIETTE.

LAURENCE, *un paquet de hardes de femme sous le bras, en entrant à Marianne.*

Soyez tranquille, mademoiselle Marianne, il y a encore là une malle qui n'est pas remplie, je placerai tout cela fort bien.

MARIANNE, *une lumière à la main.*

Prenez-garde, au moins, ce sont mes plus belles dentelles et ma plus belle robe.

LAURENCE.

Point d'inquiétude, vous-dis-je.

(Il va s'occuper à emballer; Marianne allume plusieurs bougies qui sont sur la petite table et sur une console; alors la scène s'éclaire tout-à-fait.)

HENRIETTE, *se retirant de la fenêtre et se rasseyant.*

Ne trouves-tu pas, Marianne, que mon père tarde bien à rentrer ?

MARIANNE.

Songez-donc, mademoiselle, qu'il n'y a pas cinq minutes que le canon grondait encore.

LAURENCE, occupé dans le fond.

Et que mademoiselle Marianne tremblait à faire plaisir.

HENRIETTE, soupirant.

Adhémar ! Adhémar !

LAURENCE, à lui-même.

L'affaire a dû être chaude, ma foi ! sans ma maudite balle dans le genou...

MARIANNE, à Henriette.

Comme il vous regardait ce matin, mademoiselle.

LAURENCE, imitant le canon, en continuant d'emballer.

Boum !... boum !... boum !...

MARIANNE.

Eh ! mais finissez donc, M. Laurence.

LAURENCE.

La superbe canonnade !

MARIANNE.

Superbe, dit-il ! Ah ! mon dieu !

HENRIETTE, à Marianne.

Tu as donc remarqué qu'il me regardait beaucoup.

MARIANNE.

Certainement, mademoiselle, et vous aussi, ce me semble.

LAURENCE, à lui-même, en emballant.

Ah ! que ne suis-je le maréchal de Saxe ! comme je vous traiterais ce duc de Cumberland !

HENRIETTE.

Pourquoi faut-il que mon père veuille disposer de ma main, sans consulter mon cœur !

LAURENCE, de même.

Dès la première charge, je vous jetterais tous les Anglais à la mer ; je les poursuivrais jusques dans leur île ; je ferais sabrer sans miséricorde tout ce qui ne serait pas noyé. Point de grâce, morbleu ! point de grâce.

MARIANNE, à Henriette.

Monsieur votre père, vous croit le cœur libre encore.

(Henriette soupire.)

LAURENCE, de même.

Ah ! vous voulez capituler ? oh bien ! capitulons.

MARIANNE, à Henriette.

À votre place, moi, je lui parlerais aujourd'hui-même.

HENRIETTE.

Eh ! que lui dirais-je ?

LAURENCE.

Article premier. On mettra à la disposition du maréchal Laurence, tous les tonneaux de vin qui se trouvent dans les caves de la Grande-Bretagne.

M A R I A N N E , d'Henriette.

Je lui dirais tout franchement : mon père, ce n'est point St.-Félix, c'est Adhémar que j'aime. Alors, que sait-on...

L A U R E N C E.

Accordé. Article second. On me livrera sans délai toutes les caisses grosses et petites, avec tout l'argent qu'elles renferment.

H E N R I E T T E.

Non, Marianne, je ne puis me résoudre à faire à mon père un pareil aveu.

L A U R E N C E.

Ah ! vous ne voulez pas de cet article ? Eh bien, ventrebien, recommençons.

(Il donne un grand coup sur la malle, d'un fourreau de sabre qu'il allait emballer. Marianne se retourne, en poussant un cri de saisissement.)

H E N R I E T T E , se retournant aussi.

Est-ce que vous êtes fou, Laurence ?

L A U R E N C E.

Pardon, mademoiselle ; je livrais bataille au duc de Comberland.

H E N R I E T T E.

Modérez, je vous en prie, ce belliqueux transport.

L A U R E N C E.

Pourquoi refusait-il mon article second ?

M A R I A N N E , allant vivement regarder dans la malle.

Ah ! mon dieu ! qu'avez-vous fait, Laurence ? vous emballez mes effets avec des harnois militaires ! y pensez-vous ? du linon, des dentelles, ma plus belle parure, pêle-mêle avec des épées, des ceinturons... (s'écriant plus fort.) qui ont leurs boucles encore !

L A U R E N C E.

Eh bien ! eh bien ! ce sont des armes avec des armes, et les vôtres ne sont pas les moins meurtrières, mademoiselle.

M A R I A N N E.

Oui, oui, fort bien, mais je ne les laisserai certainement pas là.

(Elle retire précipitamment ses hardes de la malle et les pose sur un fauteuil. Pendant ce temps-là on entend au bruit de tambours et de trompettes.)

H E N R I E T T E , courant à la fenêtre.

Ah ! voilà mon père qui rentre avec plusieurs officiers.

L A U R E N C E , courant voir aussi.

Oui, mademoiselle, c'est bien lui qui descend lestement de cheval.

H E N R I E T T E.

Je respire ! (regardant encore.) Mais ne vois-je pas

parmi les officiers... (*bas à Marianne.*) Je crois que c'est lui, Marianne.

L A U R E N C E.

Eh ! mais le Maréchal y est aussi vraiment !

SCÈNE III.

Les Précédens, LE COLONEL.

H E N R I E T T E, *courant à son père.*

Mon père !

L E C O L O N E L, *l'embrassant.*

Chère enfant ! Ma fille, le Maréchal me suit. Il s'est arrêté là-bas, pour donner quelques ordres.

H E N R I E T T E.

Vous n'êtes pas blessé, mon père ! et... nos amis ?

L E C O L O N E L.

Non plus. St.-Félix s'est bravement comporté, je t'en réponds. Il doit venir ce soir.

H E N R I E T T E.

Et Adhémar !

L E C O L O N E L.

Adhémar ? si tu l'avais vu au feu... Ce garçon là ira loin. Tu vas le voir avec le Maréchal.

H E N R I E T T E.

Que vient faire ici le Maréchal ?

L E C O L O N E L.

Ma maison s'est trouvée sur sa route : il ne veut pas aller plus loin, et va passer une partie de la nuit à travailler dans mon cabinet. La besogne est terriblement urgente.

L A U R E N C E.

Comment, mon Colonel, est-ce que la bataille...

L E C O L O N E L.

La bataille ? c'est à recommencer demain, comme si nous n'avions rien fait aujourd'hui. Une forte division des alliés était venue attaquer le village d'Antoin. Nous l'avons vigoureusement repoussée ; mais nous nous sommes aperçus trop tard que ce n'était qu'une diversion pour laisser à Cumberland la facilité de rassembler ses forces ; et si la nuit n'était arrivée, je ne sais, ma foi, ce que cela serait devenu. Au reste, j'espère bien que demain...

L A U R E N C E.

Vous ferez sauter Cumberland, n'est-ce pas mon Colonel.

L E C O L O N E L.

Tais-toi, voici le Maréchal.

SCÈNE IV.

Les Précédens, LE MARECHAL, ADHEMAR, *tenant un porte-feuille.*

LE MARECHAL.

Je suis bien fâché, Colonel, de l'embaras que je vous cause.

LE COLONEL.

Il n'y en a point, Excellence. Je vais vous conduire dans mon cabinet.

LE MARECHAL.

Je vous suis. (*à Adhémar qui lui donne le porte-feuille.*) Vous m'attendrez, Adhémar. (*apercevant Henriette.*) Pardon, mademoiselle, je ne vous avais point aperçue. (*voyant les feuillages sur la table.*) Ah! voilà... cette couronne servira demain.

LE COLONEL.

Oui, oui, demain.

(*Le Colonel prend un flambeau et va ouvrir une porte à gauche, le Maréchal salue Henriette et prêt à suivre le Colonel, il se retourne et appelle Adhémar.*)

LE MARECHAL.

A propos, Adhémar. (*le tirant à l'écart.*) Connaissez-vous un lieutenant nommé Savigny, qui n'est au camp que depuis deux jours?

ADHEMAR.

Savigny?... Non, Excellence.

LE MARECHAL.

Il se dit de votre pays et prétend vous connaître beaucoup. En tout cas, vous êtes prévenu qu'il n'est pas de vos amis.

ADHEMAR.

Quoi? M. le Maréchal...

LE MARECHAL.

Ne vous alarmez pas : ce qu'on m'a rapporté de quelques propos vagues qu'il a tenus est tout-à-fait insignifiant. (*sur un mouvement d'Adhémar.*) Vous le chercheriez vainement, je l'ai chargé d'une mission, il est parti, et ne reviendra pas de sitôt. (*lui serrant la main.*) Mais soyez tranquille, vos envieux ne gagneront rien sur moi. (*au Colonel.*) Allons, M. d'Ormançay.

LE COLONEL.

Laurence, tu auras soin des hommes d'ordonnance qui sont dans la première salle.

LAURENCE.

J'y vais tout de suite, mon Colonel.

(*Le Maréchal suit le Colonel dans l'appartement à gauche, et Laurence sort par la droite.*)

SCENE V.

ADHEMAR, HENRIETTE, MARIANNE.

(Henriette et Adhémar se regardent quelques tems d'un air embarrassé.)

MARIANNE, *bas à Henriette.*
N'avez-vous rien à m'ordonner, mademoiselle ?HENRIETTE.
Non, restez.ADHEMAR, *à part.*
Le moment est favorable ; acquittons-nous de ma pénible commission.HENRIETTE, *à part.*
Il se tait, mais il semble avoir quelque chose à me dire.
(*tout à Marianne.*) Tenez, Marianne, je ne finirai pas cela ce soir. Emportez-tout et vous le placerez sur ma toilette.
MARIANNE, *malignement ramassant sur la table la couronne et les feuilloges.*C'est ce que je pensais aussi, mademoiselle. (*elle sort.*)

SCENE VI.

HENRIETTE, ADHEMAR.

ADHEMAR, *avec embarras.*
Mademoiselle...HENRIETTE.
Monsieur...ADHEMAR, *à part.*
Allons, Adhémar, l'amitié, l'honneur te l'ordonnent, il faut parler.HENRIETTE, *qui s'est rapproché tout doucement.*
Oui, M. Adhémar, il faut parler. (*gaiement.*) Eh bien, je vous écoute.ADHEMAR.
Mademoiselle, je connais quelqu'un dont un mot de vous peut combler tous les vœux.HENRIETTE.
Ah ! parler, monsieur. Je prévois déjà que je dirai ce mot sans peine. Il s'agit sans doute de quelqu'un que je connais, que nous estimons beaucoup, qui vient ici, mais pas aussi souvent qu'il y est désiré. J'ai deviné, n'est-ce pas ?ADHEMAR.
Cela ne vous était pas difficile ; car vous ne pouvez pas présumer que je vous parlasse pour un autre que pour mon ami le plus cher.HENRIETTE, *étonnée.*
Pour votre ami ?
Henriette.

E

A D H É M A R.

Oui, mademoiselle; n'est-ce pas lui que vous aviez deviné?
HENRIETTE, *froidement et s'éloignant tout doucement.*

Oui... oui, sans doute... Je sais que St.-Félix est votre ami, je sais... (*elle reste absorbée.*)

A D H É M A R.

Il ne veut point se prévaloir de l'aveu de votre père, c'est de vous-même qu'il désire vous obtenir. Il vous adore, et si les dispositions de votre cœur ne lui sont pas contraires, je suis convaincu que vous ne pouvez choisir pour époux un homme plus disposé que St.-Félix à consacrer toute sa vie à votre bonheur. Vous ne répondez rien, mademoiselle?

HENRIETTE, *avec humeur.*

Monsieur de St.-Félix ne pouvait-il faire sa commission lui-même?

A D H É M A R.

Je le lui ai conseillé; mais il a insisté, s'imaginant, je ne sais pourquoi, que ses intérêts seraient mieux défendus par moi que par lui.

HENRIETTE.

Eh bien, il a eu tort; il ne pouvait plus mal choisir son interprète.

A D H É M A R.

Plus mal choisir, dites-vous?

HENRIETTE.

Oui, oui, monsieur. Il n'a pas vu que de tous ceux qu'il pouvait charger de cette commission, vous étiez le moins fait pour la remplir au gré de ses désirs.

A D H É M A R.

Qu'entends-je?

HENRIETTE, *à part.*

Le dépit me suffoque.

A D H É M A R.

Mademoiselle, calmez mon inquiétude. Me serait-il échappé quelqu'expression dont le sens fut contraire à ce que St.-Félix attend de ma démarche? Aurais-je eu, sans m'en apercevoir, le malheur de trahir la confiance de mon ami?

HENRIETTE.

Oh! rassurez-vous, monsieur; votre ami aurait tort de se plaindre, à moins que ce ne fût de ce que vous plaidez trop bien sa cause.

A D H É M A R.

Je ne vous comprends pas, mademoiselle.

HENRIETTE.

Et moi, je vous comprends encore moins, monsieur.

A D H É M A R.

Comment, mademoiselle, vous ne comprenez pas que c'est pour mon ami que je vous implore ! Faut-il vous ajouter que je ne puis être heureux que de son bonheur, et qu'il ne m'est pas permis d'en désirer un autre sur la terre ? Mais je ne puis croire qu'il faille à St.-Félix d'autre recommandation auprès de vous, que son mérite personnel et ses qualités aimables. Qu'ai-je besoin de faire valoir en sa faveur toutes les convenances de cette union, le désir de votre père, la parole qu'il a donnée jadis au sien, et surtout (vous ne pouvez l'avoir oublié) cette intimité de l'amitié qui, m'a-t-il dit, existait déjà entre vous et lui dans les jours de votre enfance.

H E N R I E T T E.

Mon amitié est toujours la même.

A D H É M A R, *s'échauffant par degré.*

Va, me disait-il ce matin, deviens mon médiateur, va trouver l'adorable Henriette, dis-lui que je l'aime avec passion ; dis-lui qu'heureux ou malheureux par elle, ce sentiment ne finira qu'avec ma vie. Mais que n'avez-vous pu l'entendre quand il s'est mis ensuite à parler de ces attraits qui l'ont séduit, de cette figure charmante, de ces yeux si doux, en même tems si expressifs, où semble briller à votre insçu toute la flamme de l'amour, de ce sourire enchanteur...
(*à part.*) Malheureux je m'égaré !

H E N R I E T T E, *souriant.*

Continuez-donc, monsieur.

A D H É M A R, *tâchant de se remettre.*

C'est ainsi, mademoiselle, que s'exprimait St.-Félix. Mais je ne puis me rappeler tout ce que l'exhaltation de son amour lui a fait ajouter encore.

H E N R I E T T E.

C'est dommage que la mémoire vous ait manqué si subitement, je commençais à prendre plaisir à vous entendre.

A D H É M A R.

Eh ! quoi ? mon ami serait assez heureux...

H E N R I E T T E, *riant.*

Pardon, Adhémarr, je ris... Quand je me figure l'étrange étonnement de quelqu'un qui vous aurait entendu tout-à-l'heure et s'apercevrait seulement à présent que c'était pour votre ami que vous me parliez d'amour avec tant d'expression et de feu ! Vous conviendrez, monsieur, que considérant nos âges et ce que nous valons l'un et l'autre, il trouverait la chose au moins fort bizarre.

A D H É M A R.

Fort bizarre en effet. (*à part.*) Affreux tourment !

(*haut.*) De grâce , mademoiselle , que rapporterai-je à St.-Félix ? j'attends votre réponse.

H E N R I E T T E .

Elle est faite.

A D H E M A R .

Comment ? mais vous ne m'avez rien dit.

H E N R I E T T E .

Rien , c'est cela ; oui , monsieur , voilà ma réponse ; c'est la seule dont vous puissiez convenablement vous charger. Si votre ami en veut une plus précise , il viendra la chercher lui-même.

A D H E M A R , *à part.*

Quel soupçon ! (*haut.*) Je vous laisse , mademoiselle et vais dire à St.-Félix...

H E N R I E T T E .

Un moment. (*elle le regarde avec intention.*) Quel singulier homme vous êtes ! on n'a jamais vu d'ami pareil à vous. Ecoutez-moi ; le chevalier est très-aimable , il a tout ce qu'il faut pour plaire ; mais j'en suis fâchée pour lui , mon cœur est prévenu pour un autre.

A D H E M A R .

Vous aimez , mademoiselle.

H E N R I E T T E , *tendrement.*

Oui , Adhémar.

A D H E M A R .

Malheureux St.-Félix , que je te plains. (*avec une expression de jalousie.*) Vous aimez !... Allons , je félicite le mortel fortuné que l'amour comble ainsi de ses faveurs. Puisse-t-il en sentir tout le prix ! Et... vous êtes aimés sans doute ?

H E N R I E T T E , *malignement.*

Oui , car on est jaloux.

A D H E M A R .

On a bien tort de l'être , à ce qu'il me semble.

H E N R I E T T E .

Bien tort , il est vrai ; mais celui que j'aime est excusable , car il ne paraît pas s'apercevoir encore que c'est de lui qu'on parle.

A D H E M A R .

O ciel ! celui que vous aimez , dites-vous...

H E N R I E T T E .

Faut-il donc vous le nommer ?

A D H E M A R .

Grand dieu ! je pourrais croire... Ah ! cessez , mademoiselle... qu'il me soit au moins permis de douter encore...

H E N R I E T T E , *vivement.*

Pourquoi ne pas l'avouer ? Vous m'aimez , Adhémar.

A D H É M A R , avec explosion.

Eh comment aurais-je pu voir tant de charmes... (*à part.*)
Qu'allais-tu dire , misérable ! reviens à toi , calme le trou-
ble qui t'agite , renferme au fond de ton cœur ce que tu ne
peux laisser éclater sans crime ; ah ! fuis , fuis promptement.
(*à Henriette.*) Adieu , mademoiselle , il faut... Adieu.

H E N R I E T T E , l'arrêtant.

Restez , et cessez de me parler pour un autre. Voyez mon
père , demandez lui son aveu ; je vais de mon côté l'in-
struire de mes sentimens.

A D H É M A R , avec délire.

Que dites-vous , mademoiselle ! Un si grand bonheur !...
(*tombant à ses genoux.*) Charmante Henriette , quoi ?
j'aurais pu prétendre !..

H E N R I E T T E , se hâtant de l'interrompre.

Adhémarr , je serai à celui que mon cœur aura choisi ou je
ne serai jamais à personne. (*St.-Félix paraît dans le fond
et reste stupéfait.*) Levez-vous , Adhémarr , c'est vous seul
que j'aime.

A D H É M A R .

Henriette ! trop adorable Henriette !... par pitié , n'aug-
mentez pas...

H E N R I E T T E , se retournant.

Ah ! voilà le Chevalier.

S C E N E V I I .

St.-FÉLIX , HENRIETTE , ADHÉMAR.

St.-FÉLIX.

C'est fort bien , Adhémarr.

A D H É M A R .

Mon ami , je suis désespéré...

St.-FÉLIX , avec une froide ironie.

Désespéré ! je ne vois pas trop que vous en ayez sujet.

H E N R I E T T E .

Vous arrivez à propos , Chevalier.

St.-FÉLIX.

Oui , pour être témoin.. En effet le tableau était touchant.

H E N R I E T T E .

Ecoutez moi , monsieur ; malgré tout ce qu'à pu me dire vo-
tre ami..

St.-FÉLIX , avec un soupir amer.

Monsieur !

HENRIETTE.

Oui, monsieur, votre ami. Il en est peu comme Adhémar. M'aimant sans me le dire et s'oubliant lui-même, il se sacrifiait à vos intérêts.

St.-FÉLIX.

Il s'oubliait lui-même, et c'était pour mes intérêts qu'il était tout à l'heure à vos pieds, vous serrant la main et recevant avec transport l'enivrant et naïf aveu que je vous ai entendu prononcer. Certes, le désintéressement est rare, inouï, incroyable !

ADHEMAR.

Mais tu es dans l'erreur, mon ami.

St.-FÉLIX.

Ton ami ! oui, je l'étais, je le suis peut-être encore, mais toi... je t'en prie, ne prononce point ce nom, il me fait frémir dans ta bouche.

ADHEMAR, *offensé.*

St.-Félix !...

HENRIETTE.

De grâce, point d'emportement. Vous avez tort, St.-Félix. Si vous étiez arrivé plutôt, vous n'accuseriez point Adhémar d'avoir trahi votre confiance. Il ne me parlait, il ne me suppliait que pour vous. Mais ce qu'il me demandait avec tant d'instance, n'était plus en mon pouvoir. Voilà la vérité, monsieur. Allons, votre main, St.-Félix, la vôtre Adhémar.

St.-FÉLIX.

Qu'exigez vous, mademoiselle ?

HENRIETTE.

Une réconciliation sincère. A des titres différens, vous m'êtes chers l'un et l'autre ; ne séparez donc point ceux qui sont réunis dans mon cœur, l'ami de mon enfance et l'époux de mon choix. (*elle unit leurs mains et sort.*)

SCÈNE VIII.

St.-FÉLIX, ADHEMAR.

ADHEMAR.

Eh bien, mon cher St.-Félix ?

St.-FÉLIX.

Adhémar, nous sommes seuls maintenant ; tu t'attends bien sans doute que tu me feras raison de ta perfidie.

ADHEMAR.

Quoi, tu veux.. St.-Félix tu viens d'entendre mademoiselle d'Ormançay ; elle t'a dit l'exacte vérité, j'en jure par ce

qu'il y a de plus sacré. A présent, parle, de quoi peux-tu m'accuser encore ?

St.-F É L I X.

Mademoiselle d'Ormançay a dit ce qu'elle a voulu ; mais moi, je crois ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu.

A D H E M A R.

Mais, St.-Félix...

St.-F É L I X.

Tu as parlé pour moi, dit-on, cela se peut ; mais de quelle manière ? avec ces ménagemens adroits qui, sauvant les apparences de la trahison, devaient amener le résultat dont, malgré toi, je viens d'être témoin.

A D H E M A R.

St.-Félix, veux-tu m'entendre ?

St.-F É L I X.

Non, j'en sais assez, ton procédé n'a point d'excuse, et si tu ne veux pas perdre tout droit à mon estime, tu me donneras à l'instant même la seule satisfaction qui soit encore en ton pouvoir.

A D H E M A R.

Juste ciel ! est-ce bien toi qui me tiens ce langage ?

St.-F É L I X.

Ne va pas croire que ce soit un transport jaloux qui m'anime ; je puis facilement oublier mon amour ; la femme capricieuse, dont je n'ai pu toucher le cœur, aura bientôt cessé de tourmenter le mien. Mais oublier jamais que j'appelais un homme mon ami, et que cet ami n'était qu'un traître, voilà ce qui m'est impossible.

A D H E M A R.

Encore une fois, tu es dans l'erreur.

St.-F É L I X.

Sortons.

A D H E M A R.

Non, St.-Félix, prends ma vie, si tu le veux ; mais je ne puis me résoudre à verser le sang de mon ami.

St.-F É L I X.

Ou sortons, ou je vais déclarer partout que tu es aussi lâche que perfide.

A D H E M A R.

Barbare ! tu le veux donc ? eh bien ! sortons. (*lui prenant la main avec sentiment.*) Ah ! St.-Félix, qui nous aurait dit, quand nous nous sommes embrassés pour la première fois, que notre amitié finirait d'une manière aussi sanglante !

St.-FÉLIX.

Ingrat, je n'ai jamais aimé personne, comme je t'aimais ; pourquoi m'as-tu forcé de ne plus croire à l'amitié !

ADHÉMAR.

Et je ne puis le désabuser ! Allons, je n'ai plus rien qui m'attache au monde, la vie m'est odieuse, il faut...

St.-FÉLIX, prêt à sortir.

Allons, sans plus tarder.

ADHÉMAR, avec sentiment.

St.-Félix.. avant de sortir, veux-tu m'accorder une grâce ?

St.-FÉLIX.

Parle.

ADHÉMAR, lui tendant les bras.

Ici.. pour la dernière fois. (St.-Félix se précipite dans ses bras.)

St.-FÉLIX.

Allons, marchons.

SCENE IX.

Les Précédens, LE MARECHAL.

LE MARECHAL, tenant plusieurs lettres à la main.

Adhémar, faites partir ces dépêches. En voici une au général de l'artillerie, elle exige promptitude et secret; vous la porterez vous-même. St.-Félix va se charger de celle-ci. (il leur distribue les lettres et ils vont pour sortir.) Attendez. En voici deux autres.. Mais, non.. (il réfléchit un instant.)

ADHÉMAR, bas à St.-Félix.

Où nous retrouverons-nous ?

LE MARECHAL, à lui-même.

Non, il ne faut pas que ceux à qui elles sont adressées en aient connaissance avant...

St.-FÉLIX, bas à Adhémar.

Là-bas, dans le jardin, au bout de la grande allée.

LE MARECHAL, serrant les deux lettres.

Je les enverrai plus tard. Allez promptement, messieurs ; moi, je retourne au quartier général.

(Adhémar et St.-Félix sortent.)

SCENE X.

LE MARECHAL, les regardant aller.

J'admire l'amitié qui lie ces deux jeunes gens, j'aime surtout cet Adhémar, brave, actif, exact à ses devoirs... Mais que pouvaient donc signifier les propos équivoques tenus hier par le lieutenant Savigny, au sujet de ce jeune homme? D'où vient Savigny a-t-il cité Laurence, ancien dragon du colonel d'Ormançay, comme connaissant parfaitement Adhémar ?

Bon ! le voilà ce Laurence, il vient ici, j'ai presque envie de l'interroger.

SCÈNE XI.

LE MARÉCHAL, LAURENCE.

LAURENCE, *d lui-même en entrant.*

Diable ! d'après l'aveu que mademoiselle d'Ormançay vient de faire à son père, il faut absolument que j'instruise Adhémar. (*apercevant le Maréchal.*) Oh ! oh ! le Maréchal !
(*Il va pour sortir.*)

LE MARÉCHAL.

Laurence ?

LAURENCE, *avec surprise et saisissement.*

M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Vous connaissez le capitaine Adhémar ?

LAURENCE.

Oui, votre Excellence.

LE MARÉCHAL.

On dit même que vous savez des particularités qui le concernent.

LAURENCE.

Moi, monseigneur ! je sais.. oui, je sais que M. Adhémar est le plus galant homme que je connaisse ; voilà tout.

LE MARÉCHAL.

Non, ce n'est pas tout, si l'on m'a dit la vérité. (*d part.*) Il paraît déconcerté !

LAURENCE, *d part.*

O ciel ! le Maréchal aurait-il appris..

LE MARÉCHAL.

Voici ce qu'on m'a rapporté. Un lieutenant nouvellement arrivé au camp, et qui en est déjà reparti, aperçoit hier Adhémar, le regarde et dit à ceux qui l'entourent : « Adhémar est officier ! premier aide-de-camp du Maréchal de Saxe, cela m'étonne. » Pourquoi, lui demande-t-on ? « Cela m'étonne, s'est-il contenté de répéter. »

LAURENCE.

Ah ! ah !

LE MARÉCHAL.

Ensuite, comme on lui parlait de l'accueil que reçoit Adhémar dans cette maison. « Cependant, dit-il, le vieux Laurence n'est-il pas toujours chez le colonel d'Ormançay ? »

LAURENCE, *d part.*

Le vieux Laurence !

LE MARÉCHAL.

Sur l'affirmative, il s'est de rechef écrié : « Cela m'étonne. »

Henriette.

F

L A U R E N C E.

Eh mais ! mon dieu , cet officier a d'étranges étonnemens !

L E M A R É C H A L.

Eh bien ! Laurence ?

L A U R E N C E.

Permettez , M. le Maréchal. Ce lieutenant qui s'étonne si volontiers , n'a-t-il rien dit de plus ?

L E M A R É C H A L.

Non , je ne le crois pas. Mais vous allez peut-être m'en dire davantage , vous ?

L A U R E N C E.

Moi , monseigneur ! en vérité.. je jure à votre Excellence..

L E M A R É C H A L.

Vous êtes troublé , Laurence , vous savez quelque chose.

L A U R E N C E.

Non.. oui , Monseigneur ; mais..

L E M A R É C H A L.

Parlez , je vous l'ordonne.

L A U R E N C E , *avec supplication.*

Ah ! monseigneur , daignez me dispenser.. les parens d'Adhémar ont été les bienfaiteurs de ma famille , et si mon indiscretion allait occasionner son malheur , j'en mourrais de chagrin.

L E M A R É C H A L.

Ce que vous avez à me révéler lui est-il personnel ?

L A U R E N C E , *vivement.*

Oh ! non , non , Monseigneur.

L E M A R É C H A L.

Eh bien ! parlez sans crainte.

L A U R E N C E.

Vous aimez Adhémar , M. le Maréchal , ce ne sera donc point le desservir auprès de vous que de vous révéler le secret qu'il ignore encore lui-même.

L E M A R É C H A L.

Un secret qu'il ignore , dites-vous !

L A U R E N C E.

Oui , Excellence. Ah ! prenez pitié de cet infortuné , son père.. était le fils d'un homme.. qui a péri sur l'échafaud !

L E M A R É C H A L.

Grand dieu ! (*il regarde autour de lui , puis ramenant Laurence sur le devant de la scène.*) Continuez , Laurence , et parlez bas.

L A U R E N C E.

Parmi les victimes de la révocation de l'Edit de Nantes , il en fut plusieurs , vous le savez , Monseigneur , qui ne purent se résoudre à s'expatrier , et qui osèrent lever au sein de la France l'étendard de la révolte. Le grand'père d'Adhémar ,

honnête homme d'ailleurs, mais enthousiaste et chaud calviniste, fût arrêté à la tête d'un parti de rebelles et subit une peine infamante.

LE MARÉCHAL.

Ah ! que m'apprenez-vous ! le nom d'Adhémar n'est donc pas le sien ?

LAURENCE.

Non, monseigneur. Son père, homme respectable avait en changeant de patrie, pris le nom de son épouse ; et cette tendre mère a constamment caché à son fils tout cet affreux mystère. Cependant le véritable nom de ce jeune homme était celui d'une noble famille, mais il a été flétri ; permettez moi de vous le taire.

LE MARÉCHAL.

Et vous n'avez jamais rien dit au Colonel...

LAURENCE.

Jamais, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

Eh bien ! continuez à garder le silence. La moindre indiscretion aurait pour Adhémar les plus terribles conséquences. Un préjugé tyrannique lui ferait un crime du malheur de son aïeul. Il aurait beau se prévaloir de son ignorance, pour le punir d'avoir été quelque tems admis dans les rangs de nos braves, il en serait ignominieusement chassé, et se verrait forcé d'aller cacher sous un ciel étranger sa misère et son déshonneur.

LAURENCE.

Ah ! Monseigneur, vous me faites frémir.

LE MARÉCHAL.

Rassurez-vous, bon Laurence, tant que ce secret ne sera confié qu'à moi, Adhémar n'a point ce malheur à craindre. (*il sort.*)

SCÈNE XII.

HENRIETTE, LE COLONEL, LAURENCE.

LAURENCE, *seul d'abord.*

Parbleu ! il faut avouer que j'ai bien fait de me confier au Maréchal. Le brave homme ! quand je suis prêt à le supplier de garder le silence, c'est lui-même qui me le recommande ! je ne me sens pas de joie ! Mais j'y pense, pourvu que cet officier maudit, que le diable semble avoir envoyé ici tout exprès pour nous montrer son étonnement, n'ait pas en effet tenu d'autres propos !..

LE COLONEL, *en entrant à sa fille.*

Où, mademoiselle, ce sera comme je l'ai résolu. (*d Laurence.*) Laurence, cours chez le notaire qui demeure ici près, et dis-lui de venir sur-le-champ.

LAURENCE, *étonné.*

Le notaire, mon Colonel !

LE COLONEL.

Oui, le notaire. Eh bien ! partiras-tu ?

LAURENCE.

Je suis parti, mon Colonel. (*Laurence sort.*)

SCÈNE XIII.

HENRIETTE, LE COLONEL.

HENRIETTE.

Le notaire ! mais pourquoi donc déranger cet honnête homme ? car je vous assure, mon père, qu'il aura fait une démarche inutile.

LE COLONEL.

C'est ce que nous verrons. Encore une fois, Adhémarr ne te convient pas.

HENRIETTE.

Parce qu'il n'est pas riche ! mais, mon père, quand son mérite éminent ne le ferait pas rapidement avancer, avec ma fortune et sa place, c'est autant qu'il en faut pour le bonheur.

LE COLONEL.

Oui, tant que vous serez amoureux l'un et l'autre. Une chaumière et Adhémarr n'est-ce pas ? Oh ! c'est charmant ; mais ce que tu ne peux comprendre encore aujourd'hui, c'est que dans cette chaumière, comme ailleurs, l'amour se passe ; alors, mon enfant, on y sent le vent qui souffle et l'on gèle.

HENRIETTE.

Eh ! mon père, qui exagère ne prouve rien. Il n'est pas question de chaumière, et le vent ne soufflera pas chez nous.

LE COLONEL.

Au reste, je ne veux pas en démordre, le notaire va venir rédiger les accords. (*à part.*) Tenons-nous ferme.

HENRIETTE.

Suis-je assez malheureuse !

LE COLONEL.

Bon ! bon, tu me remercieras plus tard.

HENRIETTE, *passant son bras autour de son père et laissant tomber sa tête sur son épaule.*

Mon père !

LE COLONEL.

Eh bien ! eh bien ! tu pleures ?

HENRIETTE.

Oh ! je pleurerai long-tems, si je suis forcée de vous obéir.

LE COLONEL.

Non, je veux que tu m'obéisses et que tu sois contente.

HENRIETTE.

Et moi, qui m'étais flattée que vous aimiez Adhémar !

LE COLONEL.

Oui, je l'aime, et j'avais grand plaisir à le voir ; mais je ne prétends plus..

HENRIETTE.

O ciel ! que vous a donc fait ce malheureux jeune homme pour le réduire au désespoir.

LE COLONEL.

Ce qu'il m'a fait ?.. la drôle de question, par exemple ! parbleu, il m'a fait.. que je ne veux pas lui donner ma fille, que St.-Félix à ma parole ; et qu'une fois pour toutes c'est St.-Félix que tu épouseras.

HENRIETTE.

Ah ! mon père, je ne reconnais plus votre tendresse, vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

LE COLONEL.

Vraiment, tu trouves donc... (*à part.*) Allons, je suis content de moi. (*haut.*) C'est pour ton bien, mon enfant ; mais crois qu'au fond du cœur..HENRIETTE, *le caressant.*

Eh bien ! mon père, faisons une convention.

LE COLONEL.

Voyons, parle.

HENRIETTE.

Je ne vous parlerai plus d'Adhémar ; mais aussi vous ne me parlerez plus de St.-Félix.

LE COLONEL, *faiblement.*Non, je ne puis... (*plus fort.*) Non, je n'entends pas cela. (*à part.*) Diable ! ne lui laissons pas reprendre ses avantages. (*haut.*) Non, mademoiselle, non. Préparez-vous aussitôt que le notaire..

SCÈNE XIV.

Les Précédens, LAURENCE.

LAURENCE, *accourant.*

Le notaire ne peut pas venir, mon Colonel.

LE COLONEL.

Et pourquoi ?

LAURENCE.

Il a son accès de goutte.

En même tems. { LE COLONEL. Allons, autre contretems !
{ HENRIETTE. Tant mieux !

LE COLONEL.

Allons chez lui.

LAURENCE.

N'y allez pas, mon Colonel. il est de ces crimes horribles.

LE COLONEL.

Eh ! je me moque bien... (*se retournant vivement.*)
 Qu'est ce donc ?

SCENE XV.

Les Précédens, M A R I A N N E.

M A R I A N N E, *accourant.*

Ah ! monsieur , courez..

LE COLONEL.

Où.

M A R I A N N E.

Votre factionnaire les a vu passer , il a entendu quelques mots qui annoncent qu'ils vont se battre ; ils sont dans le jardin , du côté de la grande allée ; et bientôt sans doute.. Ah ! mon dieu !

LE COLONEL, *avec impatience.*

Mais de qui parles-tu ?

M A R I A N N E.

De ces deux messieurs.. Adhémar et St.-Félix..

En même tems. { HENRIETTE. O ciel ! Adhémar !
 LE COLONEL. St.-Félix !
 LAURENCE. Adhémar !

H E N R I E T T E, *précipitamment.*

Ah ! courez, mon père ! je devine pourquoi.. mais je croyais les avoir réconciliés. Courez, St.-Félix est dans l'erreur, on ne l'a point trahi, s'il a surpris Adhémar à mes genoux..

LE COLONEL, *sévèrement.*

Adhémar à tes genoux ! quoi, ma fille..

H E N R I E T T E, *impatiemment.*

St.-Félix est dans l'erreur, vous dis-je, courez, ah ! courez les séparer.

L A U R E N C E, *instamment.*

Courons, mon Colonel.

LE COLONEL, *vivement.*

Oui, suis moi, Laurence, il faut... (*ils vont pour sortir, coup de pistolet qu'on entend au loin.*)

H E N R I E T T E, *poussant un cri.*

Ah !

(Elle se laisse aller sur une chaise, à demi évanouie. Laurence sort en courant, et le Colonel accourt à sa fille, avec Marianne qui s'empresse autour d'elle.)

LE COLONEL, *avec sollicitude.*

Ma fille !.. ma fille !.. reviens à toi, chère enfant. Attendons le retour de Laurence, et peut-être..

H E N R I E T T E, *d'une voix affaiblie.*

Mon père ! Adhémar est mort !

LE COLONEL.

Eh ! non.. non.. ma chère Henriette, le malheur n'est peut-être pas si grand que nous le craignons. Reprends tes sens, je t'en conjure.

HENRIETTE, se levant.

Ah ! mon malheur est certain, quelque soit la victime, Adhémar est perdu !

SCENE XVI.

Les Précédens, LAURENCE, ensuite St.-FELIX et ADHEMAR.

LAURENCE, accourant.

Les voilà ! les voilà ! nous en sommes quittes pour la peur ! (*Adhémar et St. Félix entrent, se tenant embrassés.*)

HENRIETTE, avec joie.

Adhémar !

LE COLONEL.

Messieurs, messieurs, quelle rage vous avait donc pris, et que diable venez-vous de faire ?

St.-FÉLIX.

M. le Colonel, j'avais insulté, provoqué Adhémar, et nous sommes allés nous battre. (*gaiement.*) A huit pas de distance, morbleu ! presque à bout portant.

LE COLONEL.

Comment ? des amis ! cela n'avait pas le sens commun.

St.-FÉLIX.

Je le sais bien, Colonel. Mais que voulez-vous, ma mauvaise tête..

HENRIETTE.

Mais un coup à parti et personne n'est blessé ?

St.-FÉLIX.

Le sort avait désigné Adhémar pour tirer le premier, il a tiré en l'air et m'a fait grâce de la vie. L'affaire devait se terminer ainsi, car sans nous communiquer notre pensée, chacun de nous voulait bien mourir de la main de l'autre, mais ne voulait pas donner la mort à son ami.

LE COLONEL.

Mais expliquez-moi donc..

St.-FÉLIX, à demi-voix

M. D'Ormançay, veuillez pour un instant faire éloigner mademoiselle votre fille.

LE COLONEL, à Henriette.

Laisse-nous, ma fille. Je te rappellerai.

HENRIETTE, hésitant.

Mon père.. (*Elle continue de lui parler bas, avec l'air de le supplier.*)

ADHEMAR, *bas à St.-Félix*

Mais encore une fois, mon ami, c'est moi qui dois renoncer..

St.-FÉLIX, *bas.*

C'est toi qui l'épouseras, te dis-je. (*il continue de lui parler bas.*)

LAURENCE, *d part.*

Qu'entends-je ? Adhémar l'épouser ! allons, il faut..

LE COLONEL, *bas à Henriette.*

C'est bon, c'est bon, nous verrons cela.

HENRIETTE, *aux deux jeunes gens.*

Je n'ai plus rien à craindre sans doute... Ces messieurs sont réconciliés cette fois.

St.-FÉLIX.

Nous nous sommes embrassés, mademoiselle.

LAURENCE, *d part regardant Adhémar.*

Mais comment lui dire en ce moment.. Eh ! parbleu je vais le lui écrire. (*il sort.*)

HENRIETTE, *gaiement à Marianne.*

Viens, Marianne. (*elle sort avec Marianne.*)

SCENE XVII.

LE COLONEL, St.-FELIX, ADHEMAR.

St.-FÉLIX.

Ecoutez-moi, M. d'Ormançay. Nous aimons tous deux votre charmante Henriette. Mais il y a cette différence entre lui et moi qu'il est aimé et que je ne le suis point. Et cependant il n'a consenti à m'accompagner ici que pour vous faire ses adieux.

LE COLONEL.

Ses adieux !

St.-FÉLIX.

Oui, c'est pour cela qu'il est venu, mais ce n'est pas pour cela que je l'ai amené. C'est pour vous supplier, M. le Colonel..

ADHEMAR.

De grace, St.-Félix, je ne puis..

St.-FÉLIX.

Veux-tu bien me laisser parler ? (*au Colonel.*) Je viens donc vous supplier, monsieur, de reprendre la parole que vous m'avez donnée, et de disposer de la main de votre aimable fille en faveur d'Adhémar.

LE COLONEL.

Qu'entends-je ? vous voulez...

St.-FÉLIX.

Ne me refusez pas cette faveur. Adhémar est digne de vous appartenir, il adore votre fille et fera son bonheur.

LE COLONEL, *embarrassé.*

Mais, messieurs..

ADHÉMAR.

Monsieur le Colonel, n'écoutez point St.-Félix, il aime aussi la charmante Henriette, et le sacrifice qu'il veut me faire..

St.-FÉLIX.

Tu ne sais ce que tu dis, Adhémar, j'aime mademoiselle d'Ormançay sans doute, mais son cœur ne m'appartient pas. Est ce donc un sacrifice que de céder ce qui n'est pas à nous. (*au Colonel.*) Allons, M. le Colonel, appelez-le votre fils, tout le monde sera content, et le Maréchal lui-même vous en remerciera..

LE COLONEL.

Eh bien ! vous allez voir que j'aurai fait encore ce qu'a voulu ma fille

ADHÉMAR, *vivement.*

Quoi ? monsieur, je serais assez heureux..

LE COLONEL, *vers la coulisse.*

Marianne ?... appelez Henriette. (*se retournant.*) Que nous veut Laurence ?

SCÈNE XVIII.

Les Précédens, LAURENCE.

LAURENCE.

Pardonnez mon indiscretion, mon Colonel, mais la chose ne souffre point de retard. (*à Adhémar lui donnant un papier.*) Monsieur Adhémar..

ADHÉMAR.

Qui m'écrit ?

LAURENCE, *à demi-voix.*

Moi ; mais lisez à l'instant même. (*il sort aussitôt.*)

ADHÉMAR, *intrigué d part.*

D'où vient... (*haut au Colonel.*) M. d'Ormançay veut-il permettre..

LE COLONEL.

Parbleu ! (*Adhémar s'éloigne de quelques pas pour lire le papier.*)

SCÈNE XIX.

HENRIETTE, LE COLONEL, St.-FÉLIX,
ADHÉMAR.

LE COLONEL.

Arrive donc, ma fille. Allons, tu le veux, St.-Félix le veut, il est à toi.

HENRIETTE.

Qui donc, mon père ?
Henriette.

G

LE COLONEL.

Eh mais ! Adhémar , apparemment.

HENRIETTE.

Ah ! mon père , que je suis heureuse !

ADHÉMAR , *finissant de lire.*

Grand dieu !

LE COLONEL.

Qu'est-ce qu'il a donc ?

ADHÉMAR.

Je suis anéanti !

HENRIETTE.

Adhémar , qu'avez-vous ? n'avez-vous pas entendu ce qu'à dit mon père ?

ADHÉMAR.

Adorable Henriette ! il faut que je renonce... (*allant pour sortir.*) Ah ! je suis le plus malheureux des hommes !HENRIETTE , *stupéfaite.*

Adhémar !

LE COLONEL.

Eh bien ! eh bien ! il s'en va , je crois.

St.-FÉLIX , *courant l'arrêter.*

Que fais-tu donc , Adhémar ? que signifie..

ADHÉMAR.

Laisse-moi , St.-Félix , je ne dois plus..

LE COLONEL.

Comment ? comment ? que nous vous laissions partir ainsi ! non pas , s'il vous plaît , vous allez nous expliquer..

ADHÉMAR.

De grâce , M. le Colonel..

HENRIETTE , *vivement , d'un ton piqué.*

Adhémar , dois-je douter de votre amour ?

ADHÉMAR.

Douter de mon amour , ô ciel ! Ah ! mademoiselle , l'affreux désespoir où vous me voyez plongé , est la preuve la plus forte de cet amour qui ne finira qu'avec ma vie. Mais , par pitié , ne m'obligez pas à vous révéler.. Adieu.

St.-FÉLIX , *le retenant encore.*

Mais enfin , Adhémar..

LE COLONEL.

Ah ! ça , M. le Capitaine , entendons-nous. Vous aimez ma fille , dites-vous , je vous accorde sa main , et voilà que , sans daigner nous en faire connaître le motif.. Monsieur ! ce n'est pas ainsi que les affaires se traitent entre gens d'honneur , vous vous expliquerez plus catégoriquement , ou morbleu..

HENRIETTE , *se jetant au-devant de son père.*Mon père ! il est malheureux. (*à Adhémar.*) Parlez ,

Adhémar, si le malheur vous accable, vous ne devez pas le supporter seul, mon ami; quelqu'il soit, je veux le partager avec vous; mon père vous accorde sa main, mon cœur vous la donne, la refuserez-vous maintenant?

A D H E M A R.

Moi, grand dieu! je consentirais à vous faire partager ma honte!

H E N R I E T T E.

Votre honte!

L E C O L O N N E L et St.-F É L I X.

Sa honte!

A D H E M A R.

Mademoiselle... M. le Colonel, vous le voulez... (*donnant le papier au Colonel.*) Lisez-donc, monsieur, ce que m'écrit votre bon Laurence.

L E C O L O N N E L.

Laurence! voyons.

(Le Colonel lit bas. Henriette et St.-Félix le regardent lire avec une vive inquiétude. Pendant ce temps-là, Adhémar, profondément absorbé dans la douleur, se cache le visage de ses deux mains.)

L E C O L O N N E L, lisant.

Oh! oh!.. protestant.

H E N R I E T T E et St.-F É L I X, en même tems.

Protestant!

L E C O L O N N E L, de même.

Chef de parti!

H E N R I E T T E et St.-F É L I X.

Chef de parti!

L E C O L O N N E L, achevant de lire.

L'échafaut!

H E N R I E T T E, s'écriant.

L'échafaut! qu'entends-je? Ah! quel est donc cet épouvantable mystère?

L E C O L O N N E L, avec regret et découragement.

Ma fille.. Adhémar avait raison, il ne faut plus penser... le malheureux! il l'ignorait; son grand-père... a péri d'une mort infamante.

H E N R I E T T E et St.-F É L I X.

Juste ciel!

(St.-Félix prend le papier des mains du Colonel et lit avec agitation.)

A D H E M A R, à lui-même

O tourment!

H E N R I E T T E, s'appuyant en pleurant sur le Colonel.

Ah! mon père!

L E C O L O N N E L.

Appaise-toi, mon enfant. Quand je consentais à ton bonheur, je ne m'attendais pas... Ah! pardonne moi de l'avoir

fait éprouver cet instant de joie qui rend en ce moment ta peine plus cruelle. Adhémar est perdu pour nous.

St.-FÉLIX, *finissant de lire.*

Malheureux ami !

LE COLONEL

Marbleu, j'enrage de voir dans quel monde nous vivons ! voilà un honnête homme qui, pour une faute qu'il n'a point commise, succombe sous le poids de l'infortune et de l'ignominie, tandis qu'une foule de coquins... mais, taisons-nous, cette idée m'échaufferait la bile et j'en dirais trop.

St.-FÉLIX.

M. le Colonel, je vois par le billet de Laurence que ce secret n'est encore connu ici que de nous. Eh bien ! qui peut empêcher Adhémar de continuer son service dans l'armée et de mériter les nouvelles distinctions que lui promettent ses talents et sa bravoure ?

LE COLONEL.

Pour son service militaire, vous avez raison, chevalier. Mais quant au mariage...

ADHÉMAR.

Non, M. d'Ormançay, non, mon ami, cela n'est plus possible. La carrière de l'honneur m'est désormais fermée ; maintenant, que la vérité m'est connue, mon silence serait un vil mensonge et je serais inexcusable.

St.-FÉLIX.

Scrupule, hors de saison, mon ami. (*déchirant le papier.*) Ainsi Laurence ne t'a point écrit, tu ne sais rien, nous ne savons rien, continue ton service.

LE COLONEL.

C'est cela ; en avant, marche. (*courant appeler à la coulisse.*) Laurence ? (*à St. Félix.*) Il faut que nous le prévenions.. (*appelant.*) Laurence ?

SCÈNE XX.

Les Précédens, LAURENCE

LAURENCE.

Mon Colonel.

LE COLONEL, *montrant à terre les morceaux de sa lettre.*
Vois-tu ce papier déchiré ?

LAURENCE.

Ah ! mon dieu ! est-ce que vous sauriez...

LE COLONEL.

Ecoute, Laurence, tu n'as point écrit à Adhémar.

LAURENCE.

Pardonnez-moi, mon Colonel.

LE COLONEL.

Tu n'as point écrit à Adhémar.

LAURENCE, *montrant les morceaux.*
Mais, mon Colonel, voilà cependant...

LE COLONEL, *avec impatience.*
Tu ne lui as point écrit, te dis-je. Me comprends-tu ?

LAURENCE.
Allons, mon Colonel je ne lui ai point écrit. (*St.-Félix embrasse Adhémar; Henriette se précipite dans les bras de son père.*) Qu'est-ce que cela signifie! (*au Colonel.*) Ah! ça, je dois cependant vous apprendre une chose, c'est que M. le Maréchal sait tout.

HENRIETTE, LE COLONEL et St.-FÉLIX.)
O ciel!

ADHÉMAR, *en même tems.*
Je suis perdu!

LE COLONEL.
Qui l'a instruit ?

LAURENCE.
Moi, mon Colonel.

LE COLONEL.
Toi, misérable!

LAURENCE.
J'en'ai pu faire autrement, mon Colonel. M. le Maréchal...

LE COLONEL.
Paix! voici une ordonnance. (*une ordonnance apporte une grande lettre cachetée à Adhémar.*)

ADHÉMAR.
De la part du Maréchal! (*l'ordonnance se retire, Adhémar décachète le paquet.*) Allons, mon sort est accompli; lisons..

HENRIETTE.
L'infortuné! tout est fini pour lui!

LE COLONEL, *d'Laurence avec colère.*
Vois donc, maudit jaseur, la belle équipée que tu as faite en apprenant au Maréchal...

LAURENCE, *désespéré.*
Tuez-moi, mon Colonel; mais je vous jure..

ADHÉMAR.
Que vois-je ?

St.-FÉLIX.
Qu'est-ce donc, mon ami ?

ADHÉMAR, *montrant un papier renfermé dans le paquet.*
Un brevet de commandant de bataillon et l'ordre de me rendre à mon poste à l'instant même.

St.-FÉLIX.
O bonheur!

HENRIETTE, *avec un mouvement de joie.*
Il se pourrait.

LE COLONEL, à Laurence.

Et le Maréchal est instruit? voyons, voyons donc la lettre. (*Adhémar lui donne.*) Elle est de la main du Maréchal. Et la date?... (*lisant.*) Au quartier général, ce dix mai, à minuit.

LAURENCE.

A minuit! je lui avais parlé auparavant.

ST.-FÉLIX.

Fort bien, mon ami. Le Maréchal, voulant paraître encore ignorer ce secret, te fait monter en grade, pour te fournir l'occasion de te signaler dans la journée qui se prépare.

HENRIETTE.

Ah! j'ose espérer encore..

LE COLONEL.

Ma foi, Laurence a bien fait vraiment!

LAURENCE.

Voilà pourtant mon équipée, mon Colonel.

(*On entend au loin battre la générale.*)

LE COLONEL.

Oh! oh! voilà qu'on bat déjà la générale. Il est temps que j'aillie..

ADHÉMAR.

Allons, je pars. M. le Colonel, avant de nous séparer, pour jamais sans doute! veuillez recevoir..

LE COLONEL, attendri.

Mon cher Adhémar... c'est avec le regret le plus amer... Adieu.. adieu, mon ami.

ADHÉMAR, d St.-Félix.

Tu le vois, St.-Félix, il ne me reste plus qu'à chercher la mort dans les combats.

ST.-FÉLIX.

Oui, mon ami, la mort ou assez de gloire pour honorer ta vie.

HENRIETTE, douloureusement.

Adhémar!

ADHÉMAR.

Adieu, chère Henriette, vous qui m'avez fait entrevoir un instant l'image du plus parfait bonheur sur la terre.. Adieu.. adieu pour toujours.

HENRIETTE.

Pour toujours! Non, Adhémar, je ne reçois pas ce funeste adieu. Je devrai votre retour et peut-être le bonheur aux lauriers que vous allez cueillir.

(*Adhémar lui baise la main et la quitte avec désespoir. Henriette se jette en sanglotant dans les bras de son père. Le Colonel, sa fille et Laurence restent groupés d'un côté, tandis que de l'autre St.-Félix entraîne Adhémar. Le bruit du tambour qui bat la générale a continué de se faire entendre, en augmentant progressivement jusqu'à la fin de cette scène, et ne cesse que lorsque le rideau est tombé sur le dernier tableau.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente, sur les premiers plans, l'intérieur d'une tente destinée à la tenue du conseil de l'état major général. La riche droperie du fond est ouverte et laisse voir une partie du camp des Français. La première tente qu'on aperçoit, à gauche, au-delà de cette enceinte est celle d'Adhémar. Il y a dans la tente du conseil une table couverte d'un tapis vert, des banquettes et des chaises.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever du rideau, on entend tirer le canon et battre la charge. On voit une sentinelle qui se promène en-dehors de la tente. Laurence se présente pour entrer, et montre une carte à la sentinelle qui le laisse passer.)

LAURENCE, *indiquant la gauche.*

VOILÀ la tente du Maréchal, et c'est ici celle du conseil, où mon Colonel m'a prescrit de venir l'attendre. Quelle journée! quel tapage! A peine était-il petit jour quand on a commencé, et le feu dure encore! Sans mon maudit genbu pourtant on m'aurait vu aussi là-bas. Pan! pan! il en serait tombé plus d'un, corbleu! Mais consolons nous, quoique je ne m'en sois pas mêlé, on assure que cela va bien. La colonne Anglaise commence, dit-on, à s'éclaircir. Écoutons. *(On entend deux ou trois coups de canon éloignés.)* Voilà les coups qui deviennent plus rares, ma foi. *(Bruit d'une forte décharge.)* Pa ta pan! allons, cela recommence. *(Il écoute.)* Je n'entends plus rien du tout. Si c'était le coup de grace de Cumberland! *(Il écoute encore, et l'on entend dans le lointain un roulement de tambours.)* Eh! mais, ce roulement annoncerait-il...

Un tambour accourt de l'une des tentes, et s'arrête dans le fond pour écouter. Plusieurs militaires paraissent sur la place et viennent entourer le tambour pour écouter aussi. On entend alors répéter le roulement d'un lieu à un autre, et toujours plus rapproché.)

Bon! voilà le roulement qui se communique aux différents postes et vient jusqu'ici. Heureux augure, je crois! *(Le tambour qu'on voit dans le fond, se met à battre de toutes ses forces, puis cessant son roulement, il porte son chapeau en l'air et crie: Victoire! les militaires répètent aussi: Victoire! Laurence enthousiasmé, crie à son tour.)* Victoire, morbleu! *(Froissant un grand coup de sa jambe malade.)*

Victoire ! (*Portant vivement la main à son genou.*) Aïe ! aïe !.. Ouf ! quelle angoisse ! là.. là.. là.. Voilà qui s'appaise un peu. Respirons. Cette victoire m'a coûté cher ; mais c'est égal , je ne suis pas fâché d'avoir souffert pour une si belle cause. Pourvu que mon brave Colonel et mon cher Adhémar en reviennent, je n'aurai jamais été si content de ma vie ! (*On voit arriver dans le fond divers corps de troupes qui ne font que passer.*) Allons, allons, plus de doute, nous triomphons. Que vois-je ? mon Colonel ! (*La sentinelle présente les armes au Colonel qui entre.*)

S C E N E I I.

LE COLONEL, LAURENCE.

LE COLONEL.

Ah ! te voilà, Laurence.

LAURENCE.

Eh bien, mon Colonel, nous avons donc battu Cumberland ?

LE COLONEL.

Oui, mon ami, et d'importance, je t'en réponds. Il a été forcé de mettre bas les armes. Corbleu ! l'on parlera longtemps de la journée de Fontenoy ! la maudite colonne Anglaise, commandée par Cumberland en personne, a essuyé longtemps, sans s'ébranler, le feu d'enfer de nos batteries et les charges réitérées de nos plus intrépides soldats. Nous enrâgions de voir cette masse enflammée lancer sans discontinuer la mort dans nos rangs et toujours intacte, en apparence, s'avancer lentement dans l'étroit espace qui sépare le bois de Barri du village de Fontenoy. Tu penses bien cependant que nous y avons déjà fait de furieuses trouées ; mais elles étaient chaque fois si promptement réparées, que nous avions à peine le tems de les apercevoir. Figure-toi, mon cher Laurence, un mur qui se rebâtit de lui-même à mesure qu'on se fatigue à le démolir.

LAURENCE.

Je vois cela d'ici, mon Colonel. Mais vous saviez bien qu'un mur de cette espèce ne répare pas ainsi ses brèches sans user ses matériaux.

LE COLONEL.

Notre brave maréchal de Saxe, voyant le peu de succès de nos efforts, a subitement changé le plan d'attaque ; il a fait avancer contre la tête de la colonne une batterie formidable, tous les corps de l'armée, qui devaient coopérer à cet attaque, attendaient avec impatience le signal convenu de charger en même tems et sur tous les points cette terrible colonne.

LAURENCE, fort animé.

C'est cela, morbleu ! (*il paraît prêt à s'élançer et à sa-brer.*)

LE COLONEL.

Alors, tous immobiles à nos places et gardant un profond silence, tu nous aurais vus... (*remarquait l'attitude de Laurence.*) Eh bien ! qu'est-ce que tu fais là ?

LAURENCE.

J'attends le signal, mon Colonel.

LE COLONEL.

Il a été donné, et la colonne a été enfoncée du premier choc. Nous avons perdu du monde, mais nous avons fait des prodiges de valeur !

LAURENCE.

Et vos dragons, mon Colonel ?

LE COLONEL.

Ils se sont élancés comme des lions. D'un autre côté, l'invincible garde de Sa Majesté a donné toute entière et a fait un carnage épouvantable. Enfin la défaite de l'ennemi est complète, et nous sommes restés maîtres du champ de bataille.

LAURENCE.

Vive le maréchal de Saxe ! et vous aussi, mon Colonel.

LE COLONEL.

Et, dis-moi, comment as-tu laissé ma fille ?

LAURENCE.

Mon Colonel, ce n'est pas sans peine que nous l'avons empêchée de sortir et d'accourir peut-être jusqu'aux avant-postes. Sans la bonne dame notre hôtesse, ses deux demoiselles, mademoiselle Marianne et moi, elle était partie. C'est qu'elle s'est mise contre nous dans une colère !.. Heureusement elle a fini par pleurer et l'orage s'est apaisé.

LE COLONEL.

Elle sera bientôt rassurée, je viens d'envoyer l'un de mes dragons lui porter la nouvelle de la victoire et lui annoncer que je me porte bien.

LAURENCE.

Ah ! quelle sera contente ! cependant sa joie ne sera pas complète, si votre dragon ne la rassure pas en même temps sur la santé de M. Adhémar.

LE COLONEL, *avec inquiétude.*

Adhémar ?.. s'il faut te le dire, je crains.. je ne l'ai point aperçu depuis la première charge. Apprends que je lui dois la vie et peut-être le salut de la moitié de mon régiment. Un cheval venait d'être tué sous moi, le désordre commençait à se répandre dans ma troupe, lorsqu'Adhémar, avec la rapidité d'un ouragan, est survenu si à propos, à la tête de son bataillon, que sans cette heureuse diversion nous étions infailliblement perdus. Comme la mêlée est devenue de plus en plus terrible et sanglante, je ne sais.. le malheureux paraissait vouloir la mort, et je tremble qu'il ne l'ait rencontrée.

Henriette.

H

LAURENCE.

Pauvre jeune homme !

LE COLONEL.

Ah ! voilà St.-Félix. Peut-être nous dira-t-il...

SCÈNE III.

LAURENCE , LE COLONEL , St.-FÉLIX.

LE COLONEL.

Eh bien ! St.-Félix, votre ami ?

St.-FÉLIX.

Il m'a donné bien de l'inquiétude ! mais vous voyez ma joie, elle vous annonce qu'il a échappé à tous les dangers.

LE COLONEL, gaiement.

Bon !

LAURENCE.

O bonheur !

St.-FÉLIX.

Vous allez le voir. Il rapporte quatre drapeaux qu'il a enlevés à l'ennemi. Lui et son bataillon, s'étant précipités dans le centre de la colonne, y ont culbuté une batterie, après en avoir essuyé tout le feu enfin Adhémars s'est couvert de gloire. Le Maréchal lui a témoigné publiquement sa satisfaction, au moment où il partait pour Notre Dame-aux-Bois, où se trouve notre Monarque, et je suis convaincu que dans le rapport qu'il est allé faire, mon cher Adhémars ne sera point oublié.

LE COLONEL.

J'en suis charmé, parbleu.

LAURENCE.

Ah ! mon Colonel, permettez-moi de porter ces bonnes nouvelles à mademoiselle votre fille, car elle m'a bien recommandé..

LE COLONEL.

Eh bien, oui, cours, Laurence.

(Laurence sort précipitamment.)

St.-FÉLIX.

Ah ! voici Adhémars.

SCÈNE IV.

LE COLONEL, ADHEMAR, St.-FÉLIX, Grenadiers.

(Les grenadiers apportent en triomphe les quatre drapeaux anglais pris par Adhémars. On voit Adhémars s'arrêter au milieu de la place et indiquer aux grenadiers la tente du conseil. Ceux-ci entrent, viennent placer les drapeaux, en forme de trophée, sur la gauche de la scène, et se retirent ensuite. Adhémars entre après qu'ils sont sortis.)

S C E N E V.

LE COLONEL, ADHEMAR, St.-FÉLIX.

ADHEMAR, *d'un air triste.*Ah ! M. d'Ormançay.. (*à St.-Félix.*) Mon ami.

LE COLONEL.

Que je vous embrasse, mon cher Adhémar !

(*il l'embrasse.*)ADHEMAR, *avec confusion.*

Monsieur, tant de bontés..

LE COLONEL.

Allons donc, pourquoi n'avoir pas l'air triomphant qui vous convient ? St.-Félix m'a raconté, et j'ai été témoin moi-même..

ADHEMAR.

Hélas ! vous ne savez pas tout, M. le Colonel. Je suis plus malheureux que jamais.

St.-FÉLIX.

Comment donc !

ADHEMAR.

Le lieutenant Savigny, dont on nous a parlé, en a dit plus sans doute que ce qu'on en avait rapporté au Maréchal.

St.-FÉLIX.

O ciel !

ADHEMAR, *à St.-Félix.*

A peine m'avais-tu quitté tout-à-l'heure, que je rencontrai un groupe de mes grenadiers qui s'entretenaient avec beaucoup de feu et des jurmens qui annonçaient une violente colère. Je m'approche, sans qu'ils m'aperçoivent, tant ils sont échauffés de l'objet qui les occupe. Juges de ma surprise, quand j'entends prononcer mon nom. Alors je me montre et je leur demande la cause de cette rumeur. Ils se regardent, hésitent à me répondre, enfin le plus animé d'entre eux s'avance et me dit : « Commandant, » c'est une indignité qui nous révolte. Nos officiers prétendent vous punir d'une faute que vous n'avez pas commise. » Sur la foi d'un lieutenant, nommé Savigny, ils disent que » votre grand-père.. eh ! quand cela serait, après ce que » vous avez fait aujourd'hui, nous ne souffrirons pas, mon » commandant... » Il allait continuer, je me suis bêté de lui imposer silence, et m'adressant à tous, je leur ai représenté les suites funestes qui résulteraient pour eux et pour moi-même d'une pareille insubordination. Enfin c'est avec beaucoup de peine que je suis parvenu à les apaiser.

St.-FÉLIX.

Quoi ? déjà la vérité est connue au camp ! déjà de la fermentation parmi les officiers !

LE COLONEL, *avec humeur.*

C'est fâcheux ! peste soit de ce maudit lieutenant ! il faudra donc... c'est fâcheux !

St.-Y É L I X.

Attendons, il est possible encore...

A D H E M A R.

Non, je n'espère plus rien. Je mourrai sans gloire, mon ami, le malheur de ma naissance a fixé ma place dans l'opinion des hommes. O mort ! je te cherchais partout sur le champ de bataille, pourquoi m'avoir épargné ! j'aurais maintenant le seul bien auquel je puis encore prétendre, une poignée de terre pour cacher ma misère et ma honte.

SCENE VI.

Les Précédens, L A U R E N C E.

L A U R E N C E, *accourant.*

Mon Colonel, je n'ai pas été loin. A deux cent pas d'ici, j'aperçois une voiture qui va le diable, je reconnais votre livrée, je cours au-devant, et vous prévoyez qui je trouve dans la voiture.

LE COLONEL.

Ma fille !

L A U R E N C E.

Et mademoiselle Marianne.

A D H E M A R.

Mademoiselle d'Ormançay !

L A U R E N C E.

Le dragon que vous lui aviez envoyé, mon Colonel, courait à cheval à côté de la portière. A mon approche, mademoiselle fait arrêter, et je lui conte bien vite les bonnes nouvelles. « Ah ! Marianne, s'écrie-t-elle aussitôt, si c'était pour lui la couronne que j'apporte ! » Je ne sais pas précisément quelle est la personne qui s'appelle lui, mon Colonel.

A D H E M A R, *à lui-même.*

Ah ! tout contribue à mon supplice !

L A U R E N C E.

Je te remercie, Laurence, a-t-elle ajoutée, puis, fouette cocher, et vos chevaux avaient repris leur galop, que je ne m'étais pas encore aperçu qu'un double louis m'était tombé dans la main.

LE COLONEL.

Et ma fille n'est point encore arrivée.

L A U R E N C E.

Il y a pour une voiture un long détour à faire ; j'ai pris le plus court, moi, et j'ai dû la devancer de beaucoup.

LE COLONEL.

Courons au-devant d'elle. (*il va jusqu'à l'entrée de la tente.*) Eh ! la voilà déjà.

SCÈNE VII.

Les Précédens , HENRIETTE , MARIANNE.

LE COLONEL, *à l'entrée de la tente.*

Eh ! quoi , ma fille...

HENRIETTE, *lui sautant au cou.*

Mon père !

ADHÉMAR, *à part.*

Où me cacher ?

HENRIETTE, *quittant son père et courant à Adhémar.*

Ah ! mon cher Adhémar , Laurence m'a conté... Recevez mes félicitations , l'excès de joie qui m'anime...

ADHÉMAR, *vivement sans la regarder.*Arrêtez , mademoiselle ! votre joie... (*il se cache le visage de ses mains.*)HENRIETTE, *étonnée.*

Adhémar ?

ADHÉMAR.

Oui , votre joie... elle vient combler mon désespoir.

HENRIETTE,

O ciel !

ADHÉMAR, *sans la regarder.*

Adieu !

(Il s'échappe en courant, et passe dans la tente à gauche. Henriette demeure stupéfaite. Le Colonel et St.-Félix paraissent absorbés dans la douleur.)

SCÈNE VIII.

Les Précédens , excepté , ADHÉMAR.

LAURENCE, *à part.*

Je n'en reviens pas , moi.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que cela signifie ? Eh ! quoi , mon père , et vous St.-Félix , vous , son ami , vous voyez son désespoir et vous ne vous empressez pas pour le calmer ! vous le laissez partir , sans lui adresser un mot de consolation ! Juste ciel ! ne resterait-il plus à cet infortuné personne sur la terre qui s'intéressât à son sort ! Laurence , qu'es-tu donc venu me raconter ?

LAURENCE.

Mademoiselle , je ne conçois pas...

LE COLONEL.

Malheureux jeune homme !

HENRIETTE.

De grâce , expliquez-moi... ne vient-il pas de se couvrir de gloire ?

St.-FÉLIX.

Oui , mademoiselle , et cependant la honte est son par-

tage. Son secret est divulgué, on en parle dans le camp.

HENRIETTE.

Grand dieu ! (*bruit de trompettes et de tambours.*)

St.-FÉLIX.

Voilà, je crois, le Maréchal qui revient.

LE COLONEL.

C'est lui-même.

HENRIETTE.

Le Maréchal ! s'il pouvait...

LE COLONEL.

Silence, le voici.

S C E N E I X.

Les Précédens, LE MARÉCHAL, et quelques Aides de Camp qui restent en-dehors de la tente.

LE MARÉCHAL, en entrant.

Ah ! mademoiselle, j'allais prier M. d'Ormançay de vous envoyer chercher. Vous avez sans doute apporté la couronne ?

HENRIETTE, tristement.

Ah ! monseigneur, pouvons-nous penser en ce moment... (*à part.*) Et pour qui cette couronne ?

LE MARÉCHAL, les regardant l'un après l'autre.

Qu'est-ce donc ? d'où vient cet air d'affliction que je remarque sur vos visages ?

LE COLONEL.

Monsieur le maréchal, vous ignorez encore que ce diable de lieutenant Savigny... (*Une ordonnance apporte une lettre au Maréchal.*)

LE MARÉCHAL, lisant sur l'enveloppe.

Pressée ! voyons. (*ouvrant la lettre.*) Où est Adhémar !

St.-FÉLIX.

Il vient de passer dans sa tente, monseigneur.

LE MARÉCHAL.

C'est l'adjutant général Derville qui m'écrit. (*au colonel et à St.-Félix.*) Oh ! oh ! je vois maintenant ce qui vous afflige. (*à l'ordonnance.*) Allez, et dites que je les attends. (*au colonel, quand l'ordonnance est partie.*) L'adjutant général et les officiers demandent la formation d'un conseil de guerre pour prononcer sur Adhémar.

HENRIETTE.

O ciel !

St.-FÉLIX.

Quoi ! sur-le-champ, monsieur le Maréchal ?

LE MARÉCHAL.

Je n'ai pas le pouvoir de suspendre cette assemblée. Cependant ne vous effrayez pas, il me reste un espoir, je vais... (*il va vivement à la table et se met à écrire.*)

HENRIETTE, *au colonel.*

Mon père, Adhémar s'est trop distingué aujourd'hui pour que le conseil le traite avec indulgence.

LE COLONEL.

Pais donc, ma fille; laisse faire le Maréchal.

LE MARÉCHAL, *s'interrompant d'écrire.*

Le roi est très-favorablement disposé pour Adhémar. Il est même instruit par moi du malheur de sa naissance; mais comme je ne croyais pas que le bruit dût sitôt s'en répandre, je ne m'étais pas pressé de solliciter une prompte décision. *(il continue d'écrire.)*

HENRIETTE, *à elle-même.*

L'espoir et la crainte m'agitent en même tems.

MARIANNE, *bas à Laurence.*

M. Laurence, êtes-vous sûr qu'on ne se battra plus?

LAURENCE, *occupé à regarder écrire le Maréchal.*

Non, mademoiselle.

MARIANNE.

Comment, non? m'avez-vous entendu?

LAURENCE, *de même.*

Non, mademoiselle.

MARIANNE.

Je vous demandais...

LAURENCE.

Laissez, laissez, je regarde..

MARIANNE.

Mais vous ne voyez rien.

LAURENCE.

Paronnez-moi, je vois...

MARIANNE, *riant.*

Le mouvement de la plume, n'est-ce pas?

LAURENCE.

Le visage de monsieur le Maréchal.

LE MARÉCHAL, *après avoir plié et cacheté sa lettre.*

Capitaine Durlac? *(un aide-de-camp s'approche, et le Maréchal lui donnant la lettre.)* A Notre-Dame-aux-Bois: faites la plus grande diligence.

HENRIETTE, *avec joie.*

A Notre-Dame-aux-Bois! c'est au Roi qu'il vient d'écrire.

LE MARÉCHAL, *à un autre officier.*

Que dans vingt minutes au plus tard on batte le rappel pour la revue générale. *(l'Officier sort.)* Voici les membres du conseil. Que mademoiselle passe dans la tente voisine, où sont mes bureaux; elle y sera parfaitement tranquille.

(Il va soulever lui-même un rideau qui est à gauche, et Henriette y passe lentement, en témoignnant son inquiétude, par les regards qu'elle jette en sortant au Maréchal, au Colonel et à St.-Félix. Marianne et Laurence la suivent.)

SCENE X.

L'ADJUDANT - GÉNÉRAL , LE MARÉCHAL , LE COLONEL , SAINT - FELIX , plusieurs Officiers de différens corps , Piquet de Gardes , à l'extérieur , Domestiques du Maréchal.

(Pendant la sortie de la scène précédente, des domestiques ont rapproché la table du milieu de la scène et rangé des chaises à l'entour.)

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL , *déposant des papiers sur la table.*

Monsieur le Maréchal , c'est à regret que je me vois forcé de soumettre à la délibération du conseil le vœu unanime des officiers de l'armée. Cette pièce est déjà appuyée de plus de deux cent signatures. On y demande qu'Adhémar soit dès aujourd'hui chassé d'un corps où il n'a été admis qu'à la faveur de l'ignorance , où il nous a laissés de l'opprobre qui entache son origine.

LE COLONEL.

Chassé !

St.-FÉLIX.

Chassé !

LE MARÉCHAL.

Messieurs , après ce qu'Adhémar a fait dans cette journée mémorable , (*montrant le trophée de drapeaux.*) à la vue surtout de cet honorable trophée que nous devons à sa bravoure , il me semble qu'une pareille demande de la part des officiers devrait au moins vous paraître d'une excessive rigueur.

L'ADJUDANT-GÉNÉRAL.

Nous reviendrons volontiers à un avis plus doux , s'il nous est prouvé que l'accusé était lui-même dans l'ignorance de ce qui le constitue indigne de servir comme officier dans les armées de Sa Majesté. S'il en est ainsi , il suffira de l'inviter à donner sa démission.

LE MARÉCHAL , *se retournant.*

Qu'on fasse entrer Adhémar.

(Deux officiers sortent, le Maréchal s'assied, l'Adjudant-Général et les autres officiers prennent place à ses côtés autour de la table. Le Colonel et Saint-Félix vont s'asseoir les derniers aux deux ailes.)

Voici l'accusé.

SCENE XI.

Les Précédens , ADHÉMAR.

(Adhémar entre avec les deux officiers, dont l'un tient son épée, qu'il va déposer sur la table.)

LE MARÉCHAL , *indique un tabouret qui est devant la table.*
Asseyez-vous Adhémar.

(Adhémar prend le tabouret, va le placer contre le trophée de drapeaux, et s'y assied fièrement, de manière à ce que ces drapeaux flottent au-dessus de sa tête.)

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Pourquoi donc déranger ce siège ? serait-ce dans une intention injurieuse au conseil qu'Adhémar choisit cette place ?

ADHÉMAR.

Général, quand le malheur nous accable, la force manque et l'on a besoin de s'appuyer.

LE MARÉCHAL.

Laissons-le, il est très-bien à cette place.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL, *donnant un papier au Maréchal.*

M. le Maréchal, voici les questions que le conseil vous supplie de faire à l'accusé.

LE MARÉCHAL, *tenant le papier.*

Adhémar, on dit que votre aïeul était protestant, et qu'il a subi, comme rébelle, une peine infamante. Est-ce la vérité ?

ADHÉMAR.

Oui, messieurs.

LE MARÉCHAL.

Connaissez-vous cette particularité de votre famille quand vous êtes entré au service de Sa Majesté ?

ADHÉMAR.

Non, messieurs ; j'en atteste Dieu et l'honneur.

LE MARÉCHAL.

Depuis quand la connaissez-vous ?

ADHÉMAR.

Seulement depuis hier.

LE MARÉCHAL.

Vous la connaissiez donc, quand vous avez accepté votre promotion au grade de commandant de bataillon ?

ADHÉMAR.

Oui, messieurs.

LE MARÉCHAL.

Pourquoi avez-vous accepté ce grade et continué votre service, après avoir acquis cette connaissance ?

ADHÉMAR.

Mais, M. le Maréchal...

LE MARÉCHAL.

Adhémar, ce n'est pas moi, c'est le conseil qui vous interroge, répondez au conseil.

ADHÉMAR.

Je n'ai rien à répondre au conseil sur cette question.

LE MARÉCHAL.

Etes vous disposé, avant qu'on vous y invite, à offrir volontairement votre démission ?

ADHÉMAR, *avec fermeté.*

Non, messieurs.

Henriette.

LE MARÉCHAL, *de lui-même.*

Sur quel fondement, croyez-vous pouvoir conserver votre grade et continuer votre service ?

ADHÉMAR.

Sur le droit que me donnent à cet honneur ces quatre drapeaux qui ombragent ma tête, et cette épée qu'on peut voir encore teinte du sang de l'ennemi. (*se levant.*) On a pu flétrir le nom de l'un de mes aïeux, mais ce nom m'était encore hier parfaitement inconnu ; j'ai toujours porté, et je porte encore légitimement celui de ma mère, qui, par une clause particulière du contrat qui l'unissait à son époux, lui avait imposé l'obligation de le substituer au sien. Mon père a pu, sous ce nom qu'il m'a transmis sans tache, servir sa patrie et son roi, et, plus heureux que son fils, il a pu terminer son honorable carrière, sans qu'on ait jamais pensé à lui contester le droit de s'y distinguer. Non, messieurs, je ne donnerai point volontairement ma démission. Reprenez mon épée, enlevez-moi mon grade, mon honneur, le prix de mes services, vous en avez le pouvoir, mais vous n'avez pas celui de m'ôter l'intime conviction que je les avais mérités.

LE MARÉCHAL.

Il suffit, Adhémar : le conseil va délibérer, on vous rappellera. (*Adhémar se retire.*)

SCÈNE XII.

Les Précédens, excepté, ADHÉMAR.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Messieurs, aucun motif particulier ne m'anime contre Adhémar. J'estime ses talens et sa bravoure ; mais je dois vous parler ici au nom de tous les officiers signataires de cette adresse. Ils déclarent qu'ils ne veulent point avoir pour compagnon d'armes un homme qui n'a pu recueillir d'autre héritage de ses pères que la honte et l'infamie. On croira difficilement, disent-ils, qu'Adhémar n'ait pas appris plutôt de quels parens il a reçu le jour. Au moins il ne l'ignorait plus hier, quand il a accepté son nouveau grade ; il vient de nous l'avouer lui-même. En ce cas, va-t-on dire, il était de son devoir de refuser une pareille faveur.

LE COLONEL.

Non, Général, son devoir était d'obéir, car l'ordre de M. le Maréchal était positif.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Parce que sans doute le secret d'Adhémar n'était point encore connu de M. le Maréchal.

LE MARÉCHAL.

Pardonnez-moi, je savais tout.

St.-FÉLIX.

Me sera-t-il permis d'élever ma voix en faveur de l'accusé ?

LE MARÉCHAL.

Parlez, M. de St.-Félix.

St.-FÉLIX, *se levant.*

Messieurs, je sais qu'un antique usage nous commande impérieusement de regarder, comme indignes de servir avec nous, les enfans d'un homme flétri par une condamnation infamante. Mais Adhémar ne se trouve-t-il pas dans le cas d'une honorable exception ? Qu'ont de commun les fautes d'un aïeul avec les vertus et les grandes qualités de l'un de ses descendans ? qu'ont été les fondateurs des plus illustres familles ? des héros qui, tels que des astres brillans jusqu'alors inconnus, sortaient de la nuit de l'antiquité, pour répandre ensuite leur propre éclat jusques sur leurs derniers neveux. Eh bien, messieurs, oublions les ancêtres d'Adhémar, ne voyons en lui que le héros, l'astre naissant qui commence sa famille et dont les titres de noblesse n'en vaudront pas moins pour avoir été datés de Fontenoy et de ce jour mémorable. La gloire militaire dont il vient de se couvrir ne peut plus désormais s'effacer que par son propre fait, je veux dire par quelque action lâche et déshonorante dont vous savez bien qu'il est incapable ; mais il n'est au pouvoir ni de vous, ni de qui que ce soit au monde d'y porter atteinte ; et en effet vous ne pouvez faire qu'il n'ait pas aujourd'hui affronté mille morts parmi les bataillons ennemis, vous ne pouvez faire que ces drapeaux ne soient point le fruit de son audace et d'une intrépidité plus qu'humaine. Prenons-y garde, messieurs, un arrêt trop sévère tournerait à notre confusion ; vouloir déshonorer Adhémar, c'est vouloir l'impossible, car ce serait tenter de déshonorer l'honneur même. (*il se rassied.*)

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

St.-Félix vient de s'acquitter du devoir d'un ami. Ses raisons sont fondées en principes sans doute ; mais pouvons-nous, au mépris du vœu si hautement manifesté de tous les officiers... (*bruit de tambours qui batte le rappel.*)

LE MARÉCHAL, *se levant et tirant sa montre.*

Messieurs, voici l'heure que j'avais arrêtée pour la revue générale. (*tous les autres se lèvent aussi.*) Nous remettrons, si vous le trouvez bon, notre décision à ce soir. (*à part.*) D'ici là, on sera revenu de Notre-Dame-aux-Bois.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Mais, M. le Maréchal, rien n'empêcherait, ce me semble, de mettre d'abord aux voix..

LE MARÉCHAL.

Non, Général, cela nous mènerait trop loin. Les troupes sont fatiguées, et il serait cruel de les faire attendre davantage. (*à part avec joie.*) Ah ! voilà la réponse.

SCÈNE XIII.

Les Précédens, un Officier.

(Un officier arrive précipitamment, et dans le désordre d'un homme qui ne fait que de descendre de cheval et qui a couru ventre à terre. Il remet un paquet au Maréchal qui l'ouvre avec empressement.)

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

C'est de Notre-Dame-aux-Bois, ce me semble.

LE MARÉCHAL, lisant

Oui, Général. (*il lit un instant, puis s'interrompt.*) Le Roi daigne me charger de le représenter aujourd'hui à la revue et de proclamer les promotions, dont voici les brevets qu'il m'autorise à remplir des noms que je jugerai convenables.

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Vous savez, M. le Maréchal, que nous avons à regretter la perte de trois de nos plus braves et de nos plus habiles colonels.

LE MARÉCHAL, continuant de parcourir les papiers.

Oui, je sais.. (*à part avec joie.*) Bon ! (*haut.*) Oui, Général, je vais pourvoir à leur remplacement. J'ai déjà fixé mon choix sur un digne officier, je prendrai votre avis sur les deux autres. Messieurs, hâtez-vous d'aller faire avancer les troupes, et qu'elles viennent se ranger en bataille sur cette place. (*L'Adjudant général et plusieurs officiers s'éloignent. Les gens du Maréchal viennent ranger dans un coin la table et les chaises.*) M. d'Ormançay, allez prier votre aimable fille de rentrer.

LE COLONEL.

Ma fille, M. le Maréchal !

LE MARÉCHAL.

Oui, Colonel ; et qu'elle apporte la couronne de chêne et de laurier. (*le Colonel sort promptement.*)

St.-FÉLIX, à part.

Que dois-je augurer de cet ordre ?

LE MARÉCHAL.

St.-Félix.

(Il paraît lui donner un ordre, et St. Félix sort aussitôt. On entend au loin le bruit des tambours et la musique militaire.)

SCÈNE XI V.

MARIANNE, HENRIETTE, LE COLONEL, LE
MARÉCHAL, LAURENCE, L'ADJUDANT général,
Officiers et Troupes dans le fond.

HENRIETTE, en entrant au Colonel.

Mon père, je me soutiens à peine.

LE MARÉCHAL, allant au-devant d'Henriette.

Ah! venez, mademoiselle, venez couronner le plus vaillant de l'armée.

HENRIETT

Votre Excellence aura la bonté de ne pas exiger...

LE MARÉCHAL.

Pardonnez-moi, mademoiselle, j'exigerai que vous remplissiez votre promesse.

(Le bruit des tambours et de la musique militaire se rapproche. Des troupes défilent dans le fond. Un corps de grenadiers s'arrête et se range en bataille devant la tente. L'Adjudant général et les autres Officiers reviennent entourer le Maréchal.)

Messieurs, vous voyez la fille de notre brave colonel d'Ormançay, témoin de notre victoire, belle comme la victoire même, elle a promis, vous le savez, de couronner de ses mains le plus vaillant de nos jeunes guerriers. (*il prend la couronne que tenait le Colonel et la remettant à Henriette.*) Voilà la couronne, faisons maintenant approcher le vainqueur. (*il fait signe à un officier qui sort.*) Il en est un grand nombre parmi vous, messieurs, qui ont droit d'y prétendre, et à qui il n'a manqué pour l'obtenir que de s'être trouvés au poste où il était le plus glorieux de vaincre. Mais je vois s'avancer celui à qui, sans injustice, on ne peut contester cet avantage. (*roulement de tambours.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

Les Précédens, ADHEMAR et St.-FÉLIX.

PLUSIEURS VOIX.

Adhémar!

HENRIETTE, avec joie.

Adhémar!

(Adhémar s'avance suivi de St.-Félix. Tous les officiers s'écartent pour le laisser passer et témoignent leur étonnement.)

L'ADJUDANT GÉNÉRAL.

Comment, M. le Maréchal, c'est Adhémarr...

LE MARÉCHAL.

Oui, Général, oui, messieurs, c'est Adhémarr que Sa Majesté a daigné distinguer elle-même. (*prenant sur la table un parchemin empreint du sceau royal.*) Voici des lettres patentes par lesquelles notre glorieux Monarque comble la distance qui nous séparait d'Adhémarr et réhabilite la mémoire de son aïeul; l'autorisant néanmoins à continuer de porter le nom de sa mère et de le transmettre à sa postérité, comme le nom propre et distinctif de sa nouvelle famille. Adhémarr, reprenez votre épée. (*il lui rend son épée.*)

ADHÉMAR.

O mon généreux protecteur! c'est à vous que je dois...

LE MARÉCHAL.

Ce n'est pas tout, Adhémarr. Au nom du Roi, je vous décore de la croix de l'ordre militaire, et j'y joins ce brevet. (*il lui donne un brevet, puis se retournant vers la troupe.*) Et vous, grenadiers, reconnaissez dans le brave Adhémarr votre nouveau Colonel.

HENRIETTE, vivement.

Colonel!

LE MARÉCHAL, à la troupe.

Obéissez-lui comme vous m'obéiriez, il saura toujours vous conduire dans le chemin de la gloire. (*roulement de tambours, pendant lequel il attache la croix à la boutonnière d'Adhémarr, et l'on entend ces cris: Vive le maréchal de Saxe!*)

LE COLONEL, tendant la main à Adhémarr.

Touchez là, colonel.

LE MARÉCHAL, à Henriette.

Maintenant, mademoiselle, c'est à vous d'ajouter un prix encore plus flatteur à tout ce que vient d'obtenir Adhémarr. (*en souriant au Colonel.*) Mon cher d'Ormançay, mademoiselle ne donnera-t-elle que la couronne?

LE COLONEL.

Je vois bien, M. le Maréchal, qu'il faut, comme vous le disiez hier, que le cœur et la main se donnent en même tems, et me voilà prêt à y joindre ma bénédiction.

ADHÉMAR, avec ivresse au Colonel.

Ah! monsieur!

LE MARÉCHAL.

Allons, mademoiselle.

HENRIETTE.

Mon cœur et ma main seront à Adhémar ; mais permettez-moi , M. le Maréchal , d'offrir cette couronne à celui qui , de toute l'armée , me paraît le plus digne de la recevoir.

(Henriette s'approche du Maréchal, et élève la couronne sur sa tête.

Les grenadiers qui sont venus reprendre les drapeaux, s'approchent en ce moment et viennent les agiter au-dessus du Maréchal. On entend répéter les cris de vive le maréchal de Saxe. Adhémar et St. Félix s'embrassent. Le Colonel et Laurence paraissent transportés de joie ; le Maréchal attendri paraît vouloir se dérober aux hommages qu'on lui rend, et le rideau tombe sur ce tableau.)

F I N.